

YVES NICOLAZIC

**LE PAYSAN
LE VOYANT
LE BATISSEUR**

SAINTE-ANNE D'AURAY

(Deuxième édition)

**ABBEVILLE
ÉDITIONS CHARLES PAILLART**

1936

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2017.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

DÉCLARATION DES AUTEURS

L'ouvrage que nous présentons ici au public n'est, à aucun point de vue, une vie romancée. Chaque affirmation, chaque fait est appuyé sur une documentation sérieuse, comme on peut s'en convaincre en les contrôlant dans *l'Histoire d'un village*.

A la suite de cette « Vie de Nicolazic », nous avons cru faire œuvre intéressante en y ajoutant une petite notice sur son fils.

Les auteurs, sans restriction aucune, subordonnent au jugement de l'Église l'interprétation qu'ils donnent des faits et l'appréciation qu'ils portent sur les personnages au cours de cette histoire.

IMPRIMATUR :

† HIPPOLYTUS, *epis. venet*,
7^o die Martii 1936.

PRÉFACE

Tout le monde en Bretagne, et même ailleurs, connaît Sainte-Anne d'Auray.

Mais ce qui n'est guère connu, c'est que le mouvement général qui entraîne tous les ans vers ce lieu béni des milliers de voyageurs, et qui en a fait un des rendez-vous populaires les plus célèbres de France, — a été créé par la parole d'un simple paysan.

Ce paysan breton s'appelait YVES NICOLAZIC.

Nous voulons le présenter aujourd'hui à ses compatriotes, et leur montrer ainsi, dans la personne d'un cultivateur, un modèle à la fois de qualités paysannes et de vertus chrétiennes.

J. BULÉON ET E. LE GARREC.



I

LE PAYSAN

CHAPITRE I

LE PAYSAN DE KERANNA

Yves Nicolazic habitait le village de Ker-Anna.

On ne nous a rien appris sur sa première jeunesse. Nous savons seulement qu'il avait 40 ans en 1622. Rien d'extraordinaire ne l'avait jusque-là signalé à l'attention de ses compatriotes.

C'était ce qu'on appelle communément un « paysan aisé » ; il possédait deux belles tenues à domaine congéable, et il en cultivait une avec un personnel assez nombreux. Il était réputé pour son activité au travail, et aussi pour le succès de son exploitation.

Mais dans son intimité familiale il souffrait d'une grosse épreuve : marié depuis une douzaine d'années avec une personne de son village, Guillemette Le Roux, il n'avait pas d'enfants.

A cette époque déjà (il y a 300 ans) la pratique de la langue française commençait à pénétrer dans la campagne bretonne ; mais Nicolazic, lui, ne savait ni écrire ni parler français. Toutefois s'il avait, contrairement à son beau-frère et à ses voisins, voulu demeurer un illettré, ce n'était nullement par inca-

pacité ou originalité ; il y avait dans son parti pris une pensée profonde ; c'était, comme il l'a déclaré lui-même plus tard, « pour demeurer toujours dans sa simplicité ».

*
* *

Du reste cet illettré possédait les qualités d'un homme supérieur ; il était avisé, judicieux, très intelligent. Sa simplicité se manifestait seulement par cette caractéristique qui distingue l'âme paysanne chez les Bretons d'élite : il était franc et d'une droiture à toute épreuve ; rien en lui du paysan madré ni du fin matois ; rien non plus d'un tempérament triste et mélancolique.

Et ce n'étaient pas là ses seules qualités : il était d'une vie exemplaire, irréprochable en ses mœurs, humble sans rien d'obséquieux, désintéressé et d'une probité qui allait jusqu'au scrupule. Il était si loyal qu'il aurait mieux aimé souffrir la perte du sien que de faire tort à qui que ce fût.

C'était, en un mot, le type du paysan breton avec ses qualités propres et sans les défauts de sa race : point querelleur, pas superstitieux ; et, pour le distinguer encore plus de ses compatriotes, son premier historien ajoute : jamais adonné à la boisson.

*
* *

Ces qualités naturelles étaient rehaussées par des vertus chrétiennes de premier ordre.

Il aimait les pauvres ; et il leur faisait des aumônes si abondantes qu'elles paraissaient même en disproportion avec sa fortune.

Il avait le culte des morts, et ne se privait pas de faire célébrer souvent des messes en leur faveur.

Il avait aussi le culte de la croix ; et, lorsque dans ses voyages à travers la campagne il rencontrait un calvaire, il s'y agenouillait.

Il était fort affectionné à prier la sainte Vierge ; il récitait son chapelet tous les jours ; il le disait le soir pendant les heures d'insomnie.

Mais ce qu'il y avait de plus caractéristique dans sa piété, c'était une tendre dévotion qu'il avait pour sainte Anne. Et cette dévotion qui remontait à sa première enfance, grandit encore d'année en année. Il ne l'appelait jamais que « sa bonne maîtresse ».

Cependant sa dévotion montait encore plus haut. Il communiait tous les dimanches et les fêtes principales de l'année, — chose très rare alors comme aujourd'hui chez les hommes de sa condition.

Et c'est ainsi que ce *type du vrai Breton* se trouvait être en même temps le *modèle du vrai chrétien*.

*
* *

Les hommes de cette trempe sont très rares ; et, quel que soit le milieu où ils vivent, ils ne passent jamais inaperçus.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si Nicolazic jouissait d'une considération à part. Il inspirait de la sympathie à tout le monde, et une confiance telle que, dans le quartier, on le prenait pour arbitre de tous les différends : « Puisqu'on n'arrive pas à s'entendre, disaient les gens en désaccord, rapportons-nous-en à Yvon ».

C'était un homme de bon conseil. Il causait peu mais toujours à propos ; aussi les personnes de

toute condition ne le considéraient-elles qu'avec respect.

Ce qui le mettait ainsi hors de pair c'est une qualité qu'on est heureux de rencontrer encore dans les populations profondément imprégnées de foi, « le bon sens chrétien » ; et Nicolazic l'avait à un degré éminent.

Nous ne prétendons pas sans doute que cet homme dont nous venons d'esquisser le portrait fût un saint. Mais nous n'aurions non plus aucune peine à croire qu'il le fût. En tout cas, ce que l'on peut affirmer, c'est que le Voyant de Keranna était, même avant les apparitions, un homme peu ordinaire, et tout en lui écarte les soupçons de supercherie et d'exaltation.

CHAPITRE II

CE QU'ÉTAIT SON VILLAGE

Le village de Ker-Anna remonte à une très haute antiquité. Les fouilles qu'on y a faites et les objets qu'on y a trouvés attestent que son origine date des premiers siècles du christianisme.

Bâti au bord de la voie romaine qui reliait Nantes à Quimper, et situé à 15 kilomètres de Vannes, il était déjà en ruines quand passèrent par là, au *vi*^e siècle, les Bretons, qui, chassés de la Grande-Bretagne, venaient chercher en Armorique une terre hospitalière.

Les émigrants qui s'arrêtèrent en cet endroit avaient le culte de sainte Anne, et ils y construisirent un oratoire en l'honneur de l'aïeule du Christ.

Mais cet oratoire, situé sur le passage des armées qui ravagèrent si fréquemment le pays à cette époque, ne tarda pas à être ruiné lui-même, en même temps que le village qui l'entourait.

Toutefois, le nom donné par les Bretons à ce lieu prédestiné devait survivre à toutes les vicissitudes ; et, 900 ans après, on continuait toujours de l'appeler « le village de sainte Anne », Ker-Anna.

Quelle était au xvii^e siècle la physionomie de ce hameau ? La même que celle



des nombreuses agglomérations agricoles que l'on rencontre encore aujourd'hui dans la campagne bretonne : des maisons irrégulièrement distribuées comme au hasard, chacune d'elles ayant ses annexes : repaire, grange, aire à battre, courtil ; la maison d'habitation composée d'un rez-de-chaussée sans étage ; toiture en chaume, et, sur le côté extérieur un large escalier en granit pour communiquer avec le grenier.

Telle était la maison de Nicolazic ; et telle on la peut voir encore de nos jours pieusement conservée.

On comptait sept ménages dans l'agglomération :

ce devait être le plus gros village de la paroisse, avec au moins une cinquantaine d'habitants.

Là habitaient Julien Lézulit, marguillier de la paroisse, Marc Erdeven, Jean Tanguy, François Le Bléavec, Jacques Lucas, Le Pélicard. Parmi ces voisins d'Yves Nicolazic on cite aussi la présence d'un prêtre nommé Yves Richard, chapelain d'une chapelle rurale.

*
* *

On sait que dans nos exploitations rurales chaque champ porte un nom particulier : or, dans les dépendances de la ferme de Nicolazic, il y en avait un bien connu de tout le voisinage, qui jouissait d'un renom un peu mystérieux : on l'appelait, on ne sait pourquoi, le *Bocenno*. Les vieillards prétendaient, d'après les dires qui se transmettaient de génération en génération, qu'il y avait eu là jadis une chapelle dédiée à sainte Anne ; aussi y venait-on encore prier parfois comme en un lieu sacré.

Du reste cette croyance populaire était justifiée par les blocs de pierre équarris que de temps en temps les laboureurs retiraient du sol. Et précisément en 1615 le père de Nicolazic en utilisa un certain nombre pour rebâtir sa grange.

Une autre circonstance encore contribuait à faire considérer le Bocenno avec un certain respect religieux sinon superstitieux. Il n'y avait pas dans tout le village une terre qui rapportât davantage, quoiqu'on ne la laissât jamais, comme les autres champs, reposer d'une année à l'autre. Mais, particularité, singulière, on ne pouvait y travailler qu'avec la bêche ; impossible d'y faire passer la charrue.

Arrivés à un certain endroit, les bœufs, si on les pressait d'avancer, s'effaraient, au risque de briser la charrue si l'on s'entêtait à vouloir passer outre. Il arriva à Nicolazic lui-même d'y rompre deux attelages le même jour.

« C'est le champ de la chapelle », disait-on. Et à ce titre, sans songer à plus, on s'accommodait de ce qui s'y passait d'étrange.

L'abreuvoir du village se trouvait en contrebas du Bocenno, alimenté par une fontaine antique, dont le prêtre, dom Yves Richard, prenait soin personnellement.

II

LE VOYANT

CHAPITRE III

MANIFESTATIONS ÉTRANGES

Une nuit que Nicolazic, au soir d'une journée de travail, pensait à sainte Anne, sa « bonne maîtresse », comme il en avait l'habitude, sa chambre fut subitement éclairée d'une lumière très vive ; et, au milieu de cette clarté merveilleuse, il aperçut distinctement une main isolée qui tenait un flambeau en cire. Cette vision dura environ le temps de réciter deux *Pater* et deux *Ave*.

Ceci se passa au commencement d'août 1622.

Six semaines plus tard, un dimanche, une heure après le coucher du soleil, il jouit du même spectacle au champ du Bocenno.

Ces deux visions ne furent pas des phénomènes isolés : pendant quinze mois successifs, le même flambeau continua de briller auprès de lui. Toutes les fois qu'il s'en revenait tard au logis, il se voyait éclairé jusqu'à sa maison d'une chandelle de cire qui s'avavançait à côté de lui sans que le vent en agitât la flamme, et sans qu'il vît autre chose que la main qui la tenait.

De ce prodige, qui se renouvela fréquemment, le bon Nicolazic ne savait que penser.

Il en fut comme effrayé ; et pourtant, il l'a avoué lui-même plus tard, il éprouvait pendant ce temps je ne sais quelle suavité dans le cœur.

C'est que sa Bonne Maîtresse, sans qu'il en eût conscience encore, de plus en plus se rapprochait de lui.

*
* *

Un jour d'été, une heure environ après le coucher du soleil, son beau-frère et lui étaient allés, à l'insu l'un de l'autre, chercher leurs bœufs dans un pré voisin de la fontaine ; avant de les ramener, ils voulurent les faire passer à l'abreuvoir.

Tout à coup, les bœufs comme épouvantés refusent obstinément d'avancer. Ces deux hommes surpris se rapprochent pour voir ce qui cause cet effroi.



Première apparition de Sainte Anne.

Voici le spectacle dont ils furent alors les témoins.

Une dame majestueuse était devant eux, tournée vers la source ; son visage révèle « la gravité tendre de la plus haute des maternités » ; sa robe a la blancheur de la neige, et retombe avec grâce ; à la main elle porte un flambeau allumé ; ses pieds reposent sur un nuage. L'auréole qui l'entoure charme le regard sans l'éblouir, et jette tout autour un tel rayonnement que le paysage tout entier en est éclairé comme en plein jour.

A cette vue, le premier mouvement des deux laboureurs fut de s'enfuir ; puis bientôt se ravisant, ils voulurent se rendre compte du phénomène et revinrent sur leurs pas ; mais l'auréole, le flambeau, la dame, tout avait disparu.

Qu'était-ce que cette Dame mystérieuse qui n'avait pas parlé ?

Et ce n'est pas une fois seulement qu'elle se montra au laboureur ; il la revit encore souvent, en divers endroits, tantôt près de cette même fontaine, tantôt en sa maison, en sa grange, ou en d'autres endroits : elle avait chaque fois la même attitude, la même majesté, le même vêtement lumineux, mais toujours elle ne disait pas son nom.

CHAPITRE IV

NICOLAZIC INQUIET

Qui donc était-ce que cette blanche apparition, et que voulait-elle ?

Nicolazic crut d'abord que c'était l'âme de sa mère, décédée depuis peu, qui venait réclamer le secours de ses prières.

Pour éclairer ses doutes, il alla trouver un capucin d'Auray, le P. Modeste, et lui exposa en confession les choses extraordinaires qui depuis quelque temps le troublaient. Mais le confesseur garda une prudente réserve : l'Apparition venait-elle du purgatoire ? Peut-être : aussi conseilla-t-il à Nicolazic de faire dire des messes et des services pour sa mère. — Peut-être aussi venait-elle de l'enfer ? Le religieux savait que les illusions diaboliques ne sont pas rares, et qu'elles peuvent engager des âmes simples dans des voies dangereuses : aussi recommanda-t-il au paysan de se tenir en la grâce de Dieu pour ne pas être victime des embûches du démon. — Sans doute elle pouvait venir aussi du ciel ; la sincérité de son pénitent ne faisait pas de doute pour le religieux ; et, d'autre part, ce n'est pas une chose inouïe dans l'Église que Dieu se serve d'humbles personnages pour être les instruments de ses grands desseins.

Le confesseur embarrassé ne put donner aucune réponse précise.

— Priez, dit-il à son pénitent ; demandez à Dieu de nous éclairer, vous et moi ; et ayez confiance.

Nicolazic se conforma à ces sages conseils, et Dieu le récompensa.

Sortant de son long silence, l'Apparition allait enfin se révéler, et lui faire une communication qu'il était désormais préparé à entendre.

CHAPITRE V

NICOLAZIC RASSURÉ

Le 25 juillet, veille de la fête de sainte Anne, Nicolazic s'était rendu à Auray sans doute pour se confesser, car il avait l'habitude de communier tous les dimanches et les fêtes gardées.

Quand il reprit le chemin de son village, il était déjà tard, et la nuit était close ; comme d'habitude il avait son chapelet à la main.

Au moment où il passait auprès de la croix qui porte son nom, la Dame mystérieuse lui apparut soudain ; la vision ne différait pas des précédentes : c'était toujours le même visage grave et doux, la même attitude, et la même lumière. Mais cette fois elle parla.

Elle appela Yves Nicolazic par son nom, et lui dit quelques paroles très douces comme pour dissiper ses craintes.

Puis elle prit la direction du village. Le flambeau qu'elle portait à la main éclairait l'obscurité, et le nuage sur lequel elle se tenait debout était comme le véhicule qui la faisait avancer. Nicolazic sans hésitation et sans peur s'engagea après elle dans le chemin creux. Ils allèrent ainsi ensemble jusqu'aux maisons, elle tenant son flambeau, lui égrenant son chapelet.

A l'approche de la ferme, brusquement la Dame mystérieuse s'éleva en l'air et disparut.

Jusqu'ici aucune apparition n'avait duré aussi longtemps, et jamais Nicolazic n'avait été encore

aussi profondément impressionné. Rentré chez lui, il ne put rien manger ; à sa femme et à ses domestiques qui l'avaient attendu pour se mettre à table, il adressa à peine quelques courtes paroles : et bientôt, comme un homme préoccupé, il voulut être seul.

Il se retira dans sa grange, sous prétexte d'y garder pendant la nuit le seigle battu les jours précédents.

C'était une chose connue de tous que les murs de cette grange avaient été bâtis avec les pierres de l'ancienne chapelle.

Il se jeta tout habillé sur un lit de paille, mais il ne put dormir.

Absorbé par les réflexions diverses que faisait naître en lui tout ce qu'il avait vu et entendu, il récitait son rosaire : tout à coup, sur les onze heures, il crut entendre un bruit confus dans le chemin qui avoisinait la grange. On eût dit une grande multitude en marche.

Il voulut se rendre compte de ces rumeurs.

Il se lève vivement, ouvre la porte, et regarde. Il écoute : ni près de la grange ni dans la route, il n'y avait personne. Le village tout entier reposait, et la campagne au loin était silencieuse.

Il demeure stupéfait et la peur le saisit.

Son premier mouvement est de supplier Dieu qu'il ait enfin pitié de lui. Puis reprenant son chapelet, il le récite en produisant dans le fond de son cœur des actes de confiance en sainte Anne, dont la pensée ne l'abandonne jamais.

Pendant qu'il se rassure ainsi par la prière, soudain une vive clarté remplit la grange, et dans cette lumineuse auréole apparaît la Dame plus resplendissante que jamais. La crainte s'empare de lui tout

d'abord, mais elle s'évanouit aux premières paroles que l'Apparition fit entendre.

L'Apparition disait : « *Yves Nicolazic, ne craignez*



pas : je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre Recteur que dans la pièce de terre appelée le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il y eût aucun village, une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays. Il y a 924 ans et 6 mois qu'elle est ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt, et que vous en preniez soin, parce que Dieu veut que

j'y sois honorée. »

Cette révélation faite, sainte Anne disparut, et le Voyant resta seul.

Éclairé et rassuré par des déclarations qui mettaient fin à ses longues perplexités, et sachant désormais à qui il avait affaire, le cœur dilaté et attendri, il s'endormit tranquille.

C'est donc le 25 juillet que Nicolazic reçut le mandat qui devait faire de lui le créateur du Pèlerinage.

Ce mandat, il l'accomplira ; mais au prix de quelles épreuves et à la suite de quelles hésitations !

Il ne suffisait pas en effet d'avoir reçu une mission, il restait encore à la faire reconnaître par l'Église, qui seule a qualité pour interpréter les paroles de Dieu.

CHAPITRE VI

NICOLAZIC DÉCONCERTÉ PAR L'ACCUEIL QU'IL REÇOIT

Nicolazic s'était endormi plein de joie et très décidé à agir. Mais la nuit ne lui porta pas conseil.

En se réveillant le lendemain, il se laissa aller à réfléchir aux difficultés de sa mission, et peu à peu il vit se dresser devant son imagination un amoncellement d'obstacles dont il ne pourrait sans doute jamais triompher ; et le découragement s'empara de son esprit.

Quel accueil recevrait-il du Recteur, à qui on lui commandait de transmettre un message aussi étrange ?

Que penserait-on, en le voyant, lui pauvre paysan, entreprendre une œuvre aussi considérable ? il serait la risée de tout le monde.

Ne passerait-il pas aux yeux des prêtres et des voisins pour un visionnaire et peut-être même pour un imposteur ?

Il ne se croyait pas le droit d'exposer ainsi sa réputation de sagesse et d'honnêteté aux risques d'une affaire aventureuse.

Et puis, où trouver de l'argent ?

Du reste, dans cette apparition, n'avait-il pas été victime d'une illusion du démon ?...

Toutefois ces objections qu'il se faisait à lui-même n'arrivaient plus à le convaincre.

Aussi, partagé sans cesse entre deux résolutions contraires, il ne goûtait aucune joie, et il fuyait toute compagnie, ne voulant faire confiance à personne de ses peines et de ses remords.

Cela dura ainsi longtemps.

Au bout de six semaines, sainte Anne eut pitié de sa faiblesse.

Elle se présenta à son messager ; et, tout en lui faisant sentir qu'il désobéissait, elle le consola et dissipa ses craintes : « *Ne craignez point, Nicolazic, et ne vous mettez pas en peine. Découvrez à votre Recteur en confession ce que vous avez vu et entendu ; et ne tardez plus à m'obéir.* »

Ces encouragements lui communiquèrent une force nouvelle ; et, dès le lendemain matin, il était en route pour le presbytère.

*
* *

Les prêtres, quand on vient leur parler de visions et de révélations, gardent toujours une sage réserve, et, par tempérament autant que par devoir, ils demeurent défiants jusqu'à ce qu'on leur apporte des preuves convaincantes de l'intervention divine.

Quant au Recteur de Pluneret, — Silvestre Roduez, — il était connu pour être un homme particulièrement rude.

Le paysan qui venait le trouver était incontestablement le chrétien le plus honorable de sa paroisse, le Recteur le savait ; et pourtant, lorsqu'il l'entendit exposer toute la série de ses visions et le message dont il se disait chargé, le Recteur ne voulut pas le prendre au sérieux ; il crut qu'il avait affaire à un malade, et il le traita en conséquence.

Il se moque de ce qu'il appelle des extravagances, s'étonne qu'un homme jusqu'alors aussi judicieux s'arrête à de telles rêveries, et essaie de lui faire comprendre à quels dangers il expose son âme. Pour finir, il lui interdit, de la façon la plus expresse, d'ajouter foi désormais à ces apparitions.

Toutefois il ne mit pas en doute la sincérité de son paroissien, puisque ce jour-là même il lui permit de communier.

La visite que sa Bonne Maîtresse lui avait commandé de faire était faite, et Nicolazic avait la conscience en repos de ce côté ; mais l'accueil qu'il avait reçu justifiait aussi toutes ses appréhensions, et même les renouvelait.

En quittant le bourg pour rentrer à Keranna, son cœur était rempli d'amertume, et il se trouvait plus découragé que jamais. Que faire donc ? Et comment sortir de cette impasse ?

Dès la nuit suivante, sainte Anne vint rassurer son messager : « *Ne vous souciez pas, dit-elle, de ce que diront les hommes ; accomplissez ce que je vous ai dit, et pour le reste reposez-vous sur moi.* » Ces douces paroles pacifièrent son esprit ; fortifié par cette nouvelle visite, allait-il enfin se mettre à l'œuvre immédiatement ?

Non, pas encore, car ses irrésolutions le reprirent bien vite.

La pensée qu'il allait se donner en public comme un personnage chargé d'une mission divine, effrayait son humilité ; et cette crainte est une des formes les plus dangereuses que puisse prendre le respect humain pour affaiblir les âmes saintes et les empêcher d'agir.

Toutes les objections qu'il s'était déjà faites à lui-même se représentaient à son esprit avec une nouvelle force, depuis qu'elles avaient été formulées par son Recteur.

Il avait beau réfléchir, il avait beau prier, il ne réussissait pas à surmonter ses peines et à sortir de ses incertitudes.

Cette crise, au cours de laquelle Nicolazic souffrit plus qu'on ne saurait penser, dura sept longues semaines.

Au bout de ce temps, sainte Anne vint mettre un terme à ses souffrances et à ses perplexités : « *Consolez-vous, Nicolazic, lui dit-elle, l'heure viendra bientôt en laquelle ce que je vous ai dit s'accomplira.* »

La voix de la Sainte était si douce et si maternelle que Nicolazic s'en trouva tout réconforté ; et il ne craignit pas de lui dire, en toute simplicité, les difficultés qui l'empêchaient d'accomplir ses ordres : « *Mon Dieu, ma bonne Maîtresse, vous savez les difficultés qu'y apporte notre Recteur, et les reproches honteux qu'il m'a faits, quand je lui ai parlé de votre part... Et puis je n'ai point de moyens suffisants pour bâtir une chapelle, encore que je sois très aise d'y*

employer tout mon bien... Mais après tout, me voilà disposé à faire tout ce que vous désirez de moi. »

— « *Ne vous mettez pas en peine, mon bon Nicolazic ; je vous donnerai de quoi commencer l'ouvrage, et jamais rien ne manquera pour l'accomplir. Je vous assure que Dieu y étant bien servi, je fournirais abondamment ce qui sera nécessaire non seulement pour l'achever, mais aussi pour faire bien d'autres choses au grand étonnement de tout le monde. Ne craignez pas de l'entreprendre au plus tôt... »*

Sainte Anne, après avoir ainsi répondu à toutes les préoccupations de son mandataire, disparut, le laissant tout consolé et définitivement affermi.

Ce n'est pas la seule fois que sa Bonne Maîtresse vint le reconforter ainsi et, au cours des fréquents entretiens qu'elle eut avec lui, elle fit cette déclaration mémorable : *J'ai choisi ce lieu, par inclination, pour y être honorée.* Pour le rassurer contre la faiblesse de ses ressources, elle ajouta : *Tous les trésors du ciel sont en mes mains.*

On croirait, après des révélations si précises et des promesses si formelles, que, toute raison de différer ayant désormais, disparu, la chapelle allait se construire sans délai !

Cependant quatre mois s'écoulèrent encore, et presque tout l'hiver se passa avant que rien se fît.

Du reste, de toutes les enquêtes qui ont été faites depuis, il résulte à l'évidence que toutes les merveilles accomplies, pendant cette période de temps, ont eu pour but spécial d'attirer l'attention sur le champ mystérieux du Bocenno.

Vers la fin de l'été, comme Nicolazic était occupé à charroyer du mil, au clair de lune, il vit une pluie d'étoiles qui tombaient dans l'espace compris entre le Bocenno et sa maison.

Il ne fut pas le seul témoin des merveilles qui pronostiquaient le choix que sainte Anne avait fait de ce lieu. Un soir, trois personnes de Pluvigner revenant du marché d'Auray, vers les neuf heures, virent dans le même endroit descendre du ciel une Dame mystérieuse, vêtue de blanc, au milieu d'une clarté resplendissante, ayant auprès d'elle deux flambeaux allumés.

Mais voici une faveur plus extraordinaire encore.

A plusieurs reprises, Nicolazic fut transporté sans savoir comment, pendant la nuit, de sa maison jusqu'à l'emplacement même de l'ancienne chapelle ; et là, pendant que la lumière qui sortait du milieu des ruines éclairait tout l'espace jusqu'au village, il entendait, en des extases qui duraient parfois plusieurs heures, des chants si mélodieux qu'il se croyait parmi les chœurs des anges, et il y savourait un avant-goût des délices du Paradis.

CHAPITRE VII

LA GRANDE SEMAINE

NICOLAZIC TOUR A TOUR REBUTÉ ET RÉCONFORTÉ

La plus importante des extases de Nicolazic fut celle du lundi 3 mars 1625.

LUNDI 3 MARS

Sainte Anne y intervint en personne, et elle s'y montra avec plus de solennité que d'habitude : non seulement elle était entourée de lumière comme toujours, des chants angéliques retentissaient aussi dans le cortège invisible dont elle était accompagnée.

Elle venait prononcer cette fois-ci les paroles décisives.

Elle ne se borna pas à rappeler, avec la même précision, les révélations qu'elle avait déjà faites. Elle dit que *le temps des délais était définitivement terminé. Nicolazic devait retourner immédiatement chez son Recteur, et lui déclarer, de sa part à elle, qu'elle voulait une chapelle à l'endroit déjà désigné et dont elle entendait reprendre possession. Du reste, ajouta-t-elle, on aura des preuves indéniables de la mission que je vous impose.*

Et entre autres choses, elle spécifia que dans quelques jours une lumière viendrait indiquer l'endroit du champ où se trouvait enterrée son ancienne image.

Elle recommanda enfin à son messager de raconter tout ceci à quelques personnes honorables de sa connaissance qui l'assisteraient de leurs conseils : ils lui serviraient plus tard de témoins.

Cette extase dura trois heures. La remarque en fut faite à Nicolazic par sa sœur qui lui demanda à son retour la raison de sa longue absence. Nicolazic, qui s'imaginait n'être demeuré dehors qu'une petite demi-heure, ne répondit rien et se retira dans sa chambre.

LE MARDI 4

Le lendemain, il prit résolument le chemin du presbytère ; mais il ne voulut pas y aller seul ; il avait prié Julien Lézulit, marguillier de la paroisse, de l'accompagner.

Serait-il mieux reçu que la première fois ? le Recteur consentirait-il, cette fois-ci, à accepter le message qu'on lui transmettait ?... En tout cas, le messager aura fait son devoir, et délivré sa conscience.

Hélas ! le Recteur n'avait pas changé d'avis, il ne se montra pas plus accueillant qu'à la première entrevue.

Nicolazic lui fit connaître que sainte Anne lui était apparue de nouveau ; et de sa part il venait encore aujourd'hui réclamer qu'on bâtit une chapelle au Bocenno.

La réponse de dom Roduez fut rude et même brutale : « Vous vous faites du tort, Nicolazic, lui dit-il, et vous en faites aussi à votre famille, en vous laissant aller à ces imaginations ridicules. On vous regardait jusqu'ici comme un homme sensé ; que va-t-on penser de vous désormais ? on pourra dire que la folie est entrée dans votre maison. »

Puis, de plus en plus excité, soit par feinte, soit par humeur réelle, il s'emporta jusqu'aux menaces : « Si vous ne renoncez à ces rêveries, je vous interdirai l'entrée de l'église et l'usage des sacrements ; et, si vous mourez en cet état, vous ne serez pas enterré comme un chrétien. »

Nicolazic garda le silence, il se retira avec son ami Lézulit. Il n'était nullement déconcerté, car il savait à n'en pas douter, sur les promesses formelles de sainte Anne, que la chapelle se bâtirait. — Mais il était triste.

Nicolazic avait exécuté la première partie de son mandat, il avait parlé au Recteur ; il lui restait une autre démarche à faire, et à se mettre en rapport avec quelques hommes de bon conseil.

LE JEUDI 6

Le premier qu'il consulta, ce fut un prêtre de ses amis, dom Yves Richard. Celui-ci, embarrassé lui-même, et sachant ce qui s'était passé au presbytère de Pluneret, fut d'avis que l'on consultât sur cette délicate affaire M. de Kermadio. M. de Kermadio gentilhomme campagnard, excellent chrétien et très familier avec les paysans, habitait non loin du bourg.

Ils allèrent donc de compagnie jusqu'à son château. Là Nicolazic raconta longuement et dans les plus grands détails ce qui lui était arrivé depuis trois ans. Il dit non seulement ses révélations, mais encore ses troubles d'esprit et les objections qu'il se faisait à lui-même. Il avait craint d'abord que le démon ne voulût abuser de sa simplicité ; et puis vraiment, il ne s'estimait pas digne de recevoir une telle mission céleste. Néanmoins, sur les instances pressantes de sainte Anne, il s'était décidé à faire deux démarches auprès du Recteur. — Et maintenant, ajouta-t-il, pour obéir à la Sainte qui m'a recommandé d'en parler à quelques personnes prudentes, je viens vous consulter vous-même, et je vous prie de me donner un bon conseil.

M. de Kermadio approuva la conduite de Nicolazic ; mais, lui dit-il, moi je ne suis pas compétent dans ces questions spirituelles... Allez donc consulter, tout près d'ici, les Pères Capucins d'Auray. Sans doute vous trouverez auprès d'eux les lumières que vous cherchez et que je ne puis vous fournir moi-

même. Je vous donnerai pourtant un avis : quand vous verrez de nouveaux prodiges, surtout quand il s'agira de trouver l'image dont l'Apparition vous a parlé, prenez avec vous quelques-uns de vos voisins, dont le témoignage vous sera très utile. Et puis, continuez à prier Dieu ; ne vous laissez point abattre par le parti pris ni par les contradictions qui pourraient encore survenir.

Nicolazic retourna chez lui tout consolé, et voyant de plus en plus clair dans sa situation par suite des sages paroles qu'il avait entendues.

LA NUIT DU 6 AU 7 La nuit suivante, sainte Anne vint encore ajouter à son assurance et à sa confiance ; mais en même temps elle lui fit entendre que c'est bien à lui qu'elle donne mission de construire la chapelle ; du reste, affirmait-elle, rien ne vous manquera pour cette œuvre, car on viendra de partout à votre aide.

A quoi Nicolazic repartit avec une simplicité pleine de respect : « *Faites donc quelque miracle, ma bonne Maîtresse, qui fasse voir à mon Recteur et aux autres que vous voulez effectivement que l'on y travaille.* »

— « *Allez, dit-elle, confiez-vous en Dieu et en moi ; vous en verrez bientôt en abondance, et l'affluence du monde qui me viendra honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous.* »

Ayant été ainsi mis en demeure de commencer les travaux, il se prit à réfléchir aux moyens d'exécution ; et au cours de ses méditations, l'idée lui vint d'engager ou même de vendre tout son bien, afin d'avoir les ressources qui lui manquaient.

Mais sainte Anne n'exigeait pas de lui ce sacrifice.

LE VENDREDI 7 Le lendemain matin, vendredi,
7 mars, Guillemette Le Roux, sa
femme, trouva à son réveil, sur la
table de sa chambre, douze quarts d'écus déposés
en trois piles.

D'où venait cet argent ? Il n'y avait pas de quart d'écus en ce moment dans leur maison ; et d'autre part elle avait la certitude que personne du dehors n'était entré chez elle. Elle courut donc montrer les pièces d'argent à son mari, qui couchait dans la chambre voisine.

Nicolazic ne douta pas que ce don ne fût la première avance que sainte Anne lui faisait pour commencer les travaux.

Toutefois, il ne voulut pas y toucher, il dit à sa femme de remettre ces pièces à la même place et dans la même disposition où elle les avait trouvées ; et puis, fidèle à l'avis qu'il avait reçu de M. de Kerma-dio, il voulut avoir un témoin, et fit appeler Lézulit.

Après les avoir montrées à son ami, il les noua dans un mouchoir, et tous les deux partirent pour le presbytère.

Dom Roduez était absent ; ils ne trouvèrent au presbytère que dom Thominec son vicaire, qui ne les reçut pas mieux que le Recteur.

Le vicaire adressa de durs reproches à Nicolazic, et il alla jusqu'à l'accuser d'avoir supposé ces pièces d'argent.

Déconcertés, les deux villageois se rendirent à Auray.

A leur arrivée, ils rencontrèrent M. Cadio de Kerloguen. Ce vieillard, qui était le propriétaire foncier de Nicolazic, était assis à sa porte ; et les deux paysans s'arrêtèrent pour causer avec lui.

Nicolazic en profita pour lui montrer les douze quarts d'écus, lui fit en quelques mots le récit des apparitions, lui parla de la chapelle qui devait se bâtir dans son champ du Bocenno, et de l'image qu'on y découvrirait bientôt.

— « Ah ! s'écria M. de Kerloguen, si l'on construit une chapelle en cet endroit, je donnerai le terrain. Mais pour ce qui concerne l'image, ajouta-t-il judicieusement, ayez soin de prendre des témoins, et des témoins dignes de foi. »

Ainsi l'accueil que le Voyant reçut des deux laïques, de M. de Kermadio et M. de Kerloguen, fut très bienveillant, et plus encourageant que celui des prêtres de la paroisse.

Voyons maintenant celui qu'il recevra des Pères Capucins.

Il y avait dans ce couvent, nouvellement fondé, des Religieux d'élite : ils accueillirent Nicolazic avec bonté ; mais avant de lui répondre, ils le soumirent à un examen rigoureux, sans se laisser influencer par la sympathie qu'ils avaient pour sa personne. Chacun d'eux lui posa des questions à son tour ; et après deux heures de cet interrogatoire minutieux, le pauvre homme s'en trouva tellement épuisé que l'on dut mettre fin aux questions.

Les Religieux lui formulèrent alors leur avis :

Sur les apparitions, ils refusaient de se prononcer, dans un sens ou dans un autre : question très délicate.

Sur le projet de construire une chapelle, ils concluaient nettement contre son opportunité, comme le Recteur.

Ainsi, bien qu'ils eussent réservé leur jugement sur les visions, en pratique la réponse des reli-

gieux concordait avec celle du clergé paroissial.

Cette réponse déconcerta Nicolazic, qui ne s'expliquait pas comment des hommes, aussi savants et aussi pieux, ne voulussent pas croire à des révélations qui pour lui ne faisaient pas le moindre doute. Il était surtout peiné qu'on ne voulût pas construire une chapelle que sainte Anne ne cessait de lui réclamer.

Que faire donc pour satisfaire la Sainte, et à quoi se résoudre ? Le pauvre Nicolazic en pleurait.

Pourtant, malgré son affliction, il n'en demeurait pas moins inébranlable dans sa confiance : les hommes lui refusant une approbation, il savait que le ciel interviendrait bientôt. Sainte Anne ne lui avait-elle pas promis de lui faire découvrir, sans tarder une statue enfouie dans le champ du Bocenno.

Quand ils arrivèrent le soir à l'entrée du village, l'âme de Nicolazic était quelque peu rassérénée. Lézulit partageait les espérances de son ami. Et surtout, lui dit-il en le quittant, n'oubliez pas de m'appeler pour assister au prodige !...

Nicolazic le lui promit.

CHAPITRE VIII

CE QUI EUT LIEU LE 7 MARS

Dans la nuit du 7 au 8, vers onze heures, ses domestiques veillant encore dans la pièce voisine, Nicolazic récitait comme d'habitude son chapelet en attendant le sommeil.

Soudain sa chambre se trouve toute éclairée comme elle l'avait été si souvent ; sur la table apparaît un cierge dont la flamme brillait d'un éclat très vif ; et la Sainte se montrant aussitôt, arrête sur son messenger un regard plein de douceur : l'heure attendue était arrivée. Sainte Anne dit d'une voix agréable et engageante : « *Yves Nicolazic, appelez vos voisins, comme on vous l'a conseillé ; menez-les avec vous au lieu où ce flambeau vous conduira, vous trouverez l'image qui vous mettra à couvert du monde, lequel connaîtra enfin la vérité de ce que je vous ai promis.* »

Après ces paroles, sainte Anne disparaît, mais la lumière reste.

Nicolazic, l'âme toute à la joie, se lève et s'habille à la lueur du flambeau qui semblait l'attendre.

Quand il se dispose à sortir, le flambeau marche devant lui ; quand il arrive dehors, le flambeau lui-même l'a précédé. Il était déjà en route vers le Boccenno, quand tout à coup, se ravisant, le paysan se rappelle qu'on lui a dit de prendre des témoins. Il retourne donc sur ses pas, rentre chez lui, appelle son beau-frère Louis Le Roux qui veillait encore, et lui commande de se munir d'une tranche. Puis tous deux, ils se mettent en mesure d'aller chercher des voisins : Jacques Lucas, François Le Bléavec, Jean Tanguy et Julien Lézulit.

Tous s'empressèrent de répondre à cet appel. Cependant le flambeau brillait toujours, à la même place, et les deux beaux-frères ne tardèrent pas à le rejoindre.

Les autres arrivaient aussi par derrière, pressés de voir eux-mêmes le cierge mystérieux. — Où donc est-il ? demandèrent les quatre paysans. Nicolazic le

montra du doigt : deux d'entre eux l'aperçurent aussitôt ; les deux autres ne le virent point. Plus tard on sut pourquoi, et ce sont eux-mêmes qui en ont avoué la cause : ils n'étaient pas en état de grâce !

— « Allons, mes amis, dit Nicolazic, « extasié de joie », allons où Dieu et Madame sainte Anne nous conduiront. »

Le flambeau se mit alors en mouvement. Il allait en avant, à la distance de quinze pas environ, et à trois pieds d'élévation au-dessus du sol. Le chemin qu'il prit était la voie charretière qui conduisait du village à la fontaine ; et les paysans suivaient, heureux et pleins d'espoir comme jadis les Mages guidés par l'étoile.

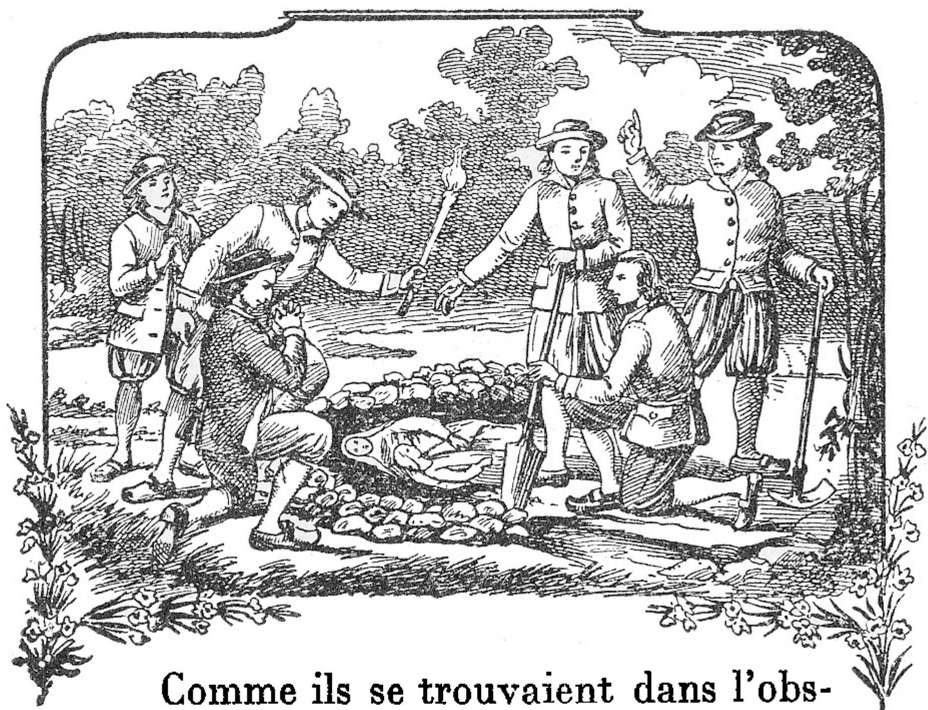
Arrivé en face du Bocenno, le flambeau sort du chemin, pénètre dans le champ, et se dirige, par-dessus le blé en herbe, jusqu'à l'endroit de l'ancienne chapelle.

Là, il s'arrête.

Les paysans, qui ont toujours les yeux sur lui le voient alors s'élever et redescendre par trois fois, comme pour attirer leur attention sur cet emplacement, puis disparaître dans le sol.

Nicolazic, qui observait tous ces mouvements, se précipita le premier jusqu'à l'endroit où s'était évanouie la lumière, et, mettant le pied dessus, il dit à son beau-frère de creuser là. Jean Le Roux, qui portait la tranche, n'eut pas plus tôt donné cinq ou six coups dans la terre meuble des sillons, qu'on entendit sous le choc de l'instrument résonner une pièce de bois qui s'y trouvait enfouie.

Tous eurent immédiatement l'intuition que c'était l'image qu'ils cherchaient.



Comme ils se trouvaient dans l'obscurité, Nicolazic commanda à l'un d'eux d'aller vite chercher de la lumière : « Prenez, lui dit-il, le cierge béni de la Chandeleur, avec un tison pour l'allumer. »

Ce qui fut fait. Alors tous se mirent à l'œuvre, et ils ne tardèrent pas à retirer du sol la vieille statue toute défigurée, qui gisait là depuis 900 ans.

Après l'avoir considérée pendant quelques instants, ils l'adossèrent avec respect contre le talus voisin et se retirèrent, surpris et heureux à la fois, en se promettant bien de revenir la voir plus à loisir quand il ferait jour.

Nicolazic enfin au comble de ses vœux, croyait-il, ne se possédait pas de joie.

Au lever du jour, il revint de très bonne heure au Bocenno, accompagné de son ami Lézulit, qu'il était allé chercher lui-même.

Tous deux examinèrent assez longuement l'objet qu'ils avaient déterré : c'était bien une statue, très endommagée par ce long séjour en terre humide et rongée aux extrémités, mais néanmoins conservant encore quelques traits assez frustes et des ombres de couleur.

CHAPITRE IX

NICOLAZIC N'EST PAS AU BOUT DE SES PEINES

Pendant que les habitants de Keranna venaient voir eux-mêmes, avec les autres témoins, l'image qui avait été trouvée pendant la nuit, les deux hommes refirent le même voyage que la veille, en se disant que, cette fois-ci du moins, on ne refuserait pas de les croire, puisqu'ils apportaient une preuve décisive de la volonté de Dieu.

Nicolazic montra au Recteur les pièces d'argent que celui-ci n'avait pas encore vues et lui raconta en détail la découverte qu'il venait de faire dans son champ devant témoins. — Nous étions six, lui dit-il, et Lézulit ici présent était avec nous. — Lézulit, prenant la parole à son tour, confirma le récit de Nicolazic.

Messire Roduez les écouta l'un et l'autre. Que pensait-il au fond de tous ces événements ?... Toujours est-il qu'il se montra incrédule ; il fut même plus intraitable que jamais, il alla jusqu'à qualifier Nicolazic d'hypocrite ou d'imposteur. « Les pièces d'argent, disait-il, c'est vous qui les avez supposées ;

et quant au morceau de bois pourri que vous avez trouvé en terre, qu'est-ce que cela prouve, et que voulez-vous que j'en fasse ?... C'est le diable qui est en tout cela... »

Dom Thominec, faisant écho aux invectives du Recteur, ajouta qu'il fallait être un sot ou un fou pour accepter de telles extravagances.

— Il n'y a rien à faire ici, se dit Nicolazic. Et il se retira respectueusement sans rien répliquer.

Les deux paysans alors, continuant leur chemin jusqu'à Auray, se rendent chez M. de Kerloguen. Nicolazic trouvait opportun d'aller annoncer la découverte au seigneur de sa tenue qui lui avait promis, le jour précédent, de fournir l'emplacement de la chapelle.

M. de Kerloguen fut très ému de cette nouvelle ; mais, apprenant la façon dont les deux paysans avaient été éconduits par le Recteur de Pluneret, il voulut que les Pères Capucins, qui avaient gardé la veille une réserve déconcertante, eussent eux-mêmes connaissance du fait nouveau.

Ceux-ci écoutèrent ; mais ils ne changèrent pas leur manière de voir : à leur avis, il n'y avait toujours pas lieu de bâtir une chapelle.

Au retour, et avant de rentrer chez eux, les deux amis voulurent revoir l'image plus à loisir, et ils passèrent par le Bocenno.

Il y avait là en ce moment un grand nombre de personnes, entre autres deux prêtres venus tout exprès, dom Yves Richard, qui était du village, et dom Mazur, aumônier de la flotte royale qui avait relâché depuis peu dans les eaux du Morbihan. Là se trouvaient aussi deux religieux Capucins que le hasard seul semblait y avoir amenés.

L'objet qui attirait l'attention de tous était la Statue : et maintenant qu'on l'avait nettoyée et lavée, il était facile de reconnaître encore sur elle, quoique les extrémités en fussent détériorées par un long séjour dans le sol, les plis de sa robe, et même, chose étonnante, des couleurs « blanc et azur ». Elle mesurait environ trois pieds de haut et elle était faite d'un bois très dur. Les deux paysans la mirent debout sur le talus, et se retirèrent.

Cette journée du 8 mars avait été pour Nicolazic très fatigante comme la veille ; et en somme, malgré le miracle de la nuit précédente, il ne semblait guère plus avancé dans ses projets. Et, maintenant que les Pères Capucins s'étaient déclarés, eux aussi, contre la construction d'une chapelle, il avait bien conscience que l'opposition du Recteur serait plus invincible que jamais.

*
* * *

Un événement, qui se produisit le lendemain, parut d'abord manifester que le ciel à son tour se déclarait contre lui.

Ce jour-là, la foule accourue au lieu du prodige était encore bien plus nombreuse que la veille : c'était le dimanche.

Nicolazic se dirigeait lui-même vers le Bocenno, tout en devisant avec Le Pélicart son voisin, à qui il racontait ses mésaventures et qui le consolait, quand tout à coup il entendit crier « au feu » derrière lui.

Il se retourne, revient précipitamment sur ses pas : sa grange tout entière est en flammes.

On accourt, on travaille à éteindre l'incendie, on

jette de l'eau en abondance. Mais on a beau faire, l'édifice est consumé en un clin d'œil. L'accident fut diversement interprété dans la foule ; quelques-uns y virent une punition du ciel. Mais les autres, en y regardant de près, furent bien obligés de convenir que c'était plutôt un nouveau miracle.

Le feu avait agi si activement en effet, et d'une manière si intense, que les pierres elles-mêmes étaient brûlées. Mais, d'autre part, il avait complètement respecté deux meules de blé, qui se trouvaient tout près de la grange et dans la direction où soufflait le vent. Tous les objets à l'intérieur étaient demeurés intacts au milieu de l'embrasement !

Ce qui confirmait cette interprétation, ce fut le récit de quelques hommes qui se rendaient en ce moment-là de Mériadec à Pluneret : à l'heure même où l'incendie se déclarait, ils avaient aperçu un trait de feu qui tombait, à travers un ciel très pur, sur le village de Keranna.

Pendant que la foule était ainsi partagée en sentiments contraires. Nicolazic devina tout de suite la raison que le ciel avait eue d'allumer cet incendie.

Cette grange était toute neuve, et on se rappelle que son père en la construisant avait fait entrer dans ses murs les pierres de l'ancienne chapelle : or Dieu ne voulait pas abandonner à un usage profane des choses qui lui avaient été consacrées.

Il ne se laissa donc pas émouvoir par les blâmes qui arrivaient jusqu'à ses oreilles. Du reste les prodiges, qui se renouvelaient presque tous les jours, venaient le rassurer.

Ainsi, deux jours après cet événement, il fut de nouveau transporté miraculeusement à l'endroit de la chapelle ; et dans ce ravissement Dieu lui fit

goûter des joies capables de le dédommager de toutes les contradictions.

CHAPITRE X

LES PREMIERS PÈLERINS

Le lundi, vers le soir, une lumière extraordinaire remplit le Bocenno, et auréola particulièrement la statue miraculeuse : plusieurs personnes en furent témoins aussi bien que Nicolazic ; et elles entendirent le bruit d'une multitude en marche qui envahissait le Bocenno.

Il n'y avait là, réellement, aucune foule ; mais cette rumeur était un présage.

Le lendemain, au même endroit, on entendit le même bruit ; mais cette fois c'était une réalité.

Les pèlerins arrivaient en foule, et non seulement des localités les plus voisines, mais des régions les plus lointaines.

Qui avait pu les prévenir ? « La renommée des merveilles arrivées depuis peu avait, ce semble, été portée sur l'aile des vents jusqu'en Basse-Bretagne, en des lieux si éloignés que l'on crut que la seule inspiration de Dieu les avait pu avertir... »

Quelques-uns mêmes remarquaient qu'ils étaient partis de chez eux le jour même où la statue avait été découverte.

Et ces pèlerins ne venaient pas en curieux, ils priaient et ils faisaient des offrandes.

Les pièces de monnaie et les pièces d'argent gisaient pêle-mêle au pied de la statue recouverte d'un linge blanc.

François Le Bléavec alla prendre chez lui un

escabeau et un plat d'étain qu'il plaça près du fossé pour recevoir les offrandes.

Cependant, la nouvelle de cette manifestation populaire ne tarda pas à arriver jusqu'au bourg. Quand le Recteur apprit ce qui se passait à Keranna, il entra dans une violente indignation ; et, sur-le-champ, il dépêcha dom Thominec pour mettre fin à ce



scandale.

Le vicaire arrive tout en colère ; il va droit à la statue, et la renverse dans le fossé ; puis, se retournant vers l'escabeau, il fait voler d'un coup de pied le plat d'étain avec tout ce qu'il renferme. Alors il interpelle vivement Nicolazic, et lui reproche d'avoir provoqué un tel attroupement. Après quoi, il

signifie à tous les pèlerins de s'en retourner chez eux, menaçant en particulier ceux de Pluneret d'excommunication. « Aucun prêtre, leur dit-il, ne vous donnera l'absolution, si vous ne rentrez immédiatement chez vous, ou si vous avez l'audace de revenir ici !... »

Cette sortie violente produisit une grosse émotion sur les gens de la paroisse.

Quant à Nicolazic, aucune marque de mécontentement ne parut sur son visage ; il ne répliqua rien, et mit tranquillement à ramasser les offrandes éparpillées sur le sol : c'était la première mise de fond pour la future chapelle.

Les jours suivants, il y eut encore grande affluence de pèlerins, et leur nombre augmentait sans cesse.

CHAPITRE XI

TOUTES LES ENQUÊTES SONT FAVORABLES A NICOLAZIC

Jusqu'ici des appréciations, bien tranchées dans un sens et dans l'autre, avaient été émises par le peuple à propos des révélations de Nicolazic et des événements de Keranna.

Mais ces jugements ne pouvaient pas faire autorité : la foule se prononce d'après ses sentiments, elle ne raisonne pas.

C'est à l'Église qu'il appartient de juger en cette matière ; et il arrive un moment où elle ne peut pas se dérober à cette obligation.

Or l'Église ne s'était pas encore prononcée.

Le Recteur de la paroisse avait, il est vrai, émis son opinion ; mais avec un parti-pris évident et sans examen sérieux.

Les Capucins d'Auray avaient étudié le cas avec impartialité et bienveillance, mais ils n'avaient pas osé formuler un jugement.

Du reste, ni le Recteur ni les Capucins n'avaient qualité pour parler au nom de l'Église.

C'était à l'Évêque à intervenir.

L'Évêque s'appelait alors Sébastien de Rosmadec.

Frappé des rapports divers qu'on lui avait adressés, apprenant que les pèlerins accouraient en grand nombre, et que la province entière commençait à s'émouvoir, il donna commission à Messire Bullion, bachelier en Sorbonne et recteur de Moréac, de procéder à une première enquête.

*
* *

Le commissaire de l'Évêque se rendit à Pluneret, le mercredi 12 mars et manda Nicolazic au presbytère.

A toutes les questions qui lui furent posées, Nicolazic répondit avec netteté et sans embarras.

Le procès-verbal de la déposition fut signé de tous les témoins, y compris le recteur et le vicaire.

En lisant la déposition de Nicolazic, et en apprenant que les pèlerins accouraient toujours, l'Évêque fut vivement touché, et il voulut voir et interroger lui-même le Voyant.

*
* *

Au château de Kerguéhennec en Bignan, demeurait alors M. du Garo, qui était le beau-frère de Mgr de Rosmadec.

L'Évêque s'y rendit et ordonna qu'on y fît venir également Nicolazic.

Il le reçut avec bienveillance, écouta patiemment le long récit de tout ce qui était arrivé, puis il discuta, posa des questions, demanda des éclaircissements.

Nicolazic répondit à tout ingénument et d'une façon très judicieuse.

M. du Garo, qui assistait à l'entrevue, fut prié de l'interroger à son tour.

C'était un ancien membre du Parlement, d'une grande habileté dans les affaires, et initié à toutes les roueries des interrogations juridiques ; à un tel magistrat, expérimenté et très intelligent, il était difficile d'en imposer.

Prenant texte de la déposition qu'il venait d'entendre, il y relève des contradictions apparentes, fait des objections, signale des impossibilités ; il tourne et retourne les affirmations du paysan, lui pose des questions captieuses. Mais le bonhomme ne se coupa jamais, il ne se contredit pas ; et dans ce duel très inégal ce fut le plus faible en apparence qui eut l'avantage.

Nicolazic, qui par sa droiture avait produit la meilleure impression sur l'Évêque, et sur Messire et Madame du Garo, fut lui-même ravi de l'accueil qu'on lui avait fait ; il avait enfin trouvé des auditeurs bienveillants.

Il partit de Bignan tout réconforté.

Toutefois cet interrogatoire sommaire ne pouvait suffire; il restait maintenant à interpréter les faits au point de vue théologique. Aussi l'Évêque, après avoir mis le gardien des Capucins de Vannes en contact avec Nicolazic, lui dit : « Emmenez-le avec vous dans votre couvent, et interrogez-le à loisir. »

*
* *

Nicolazic resta quelques jours chez les Capucins de Vannes et il y fut soumis à un examen minutieux par tous les religieux successivement ; on le questionna, on l'étudia, on le fit communier. Puis on l'ajourna à quinze jours.

Durant cet intervalle, la communauté tout entière se fit un devoir de prier : les meilleurs théologiens se réunirent pour mettre en commun leurs lumières, pendant que d'autres religieux prenaient des informations sérieuses sur la vie et les mœurs du Voyant.

Les quinze jours expirés, Nicolazic retourna au couvent de Vannes. Là, il lui fallut donner de nouvelles précisions, et répondre aux difficultés qui s'étaient présentées à l'esprit des juges.

Ses réponses furent aussi satisfaisantes que la première fois. Pourtant on voulut le soumettre à une dernière et dangereuse épreuve.

Comme il s'en retournait à la maison, deux Religieux l'accompagnèrent sur le parcours d'une lieue, jusqu'à la chapelle de Béléan.

Cette démarche, où le paysan ne vit qu'une marque de bienveillance, avait un but qu'il ne pouvait soupçonner : on voulait tenter un dernier effort pour découvrir le fond de son âme. A la solennité

des interrogatoires succédait ici le libre abandon de la conversation familière. Cette tactique était habile, car n'étant plus sur ses gardes, le paysan laisserait peut-être échapper quelques paroles compromettantes ou des réponses embarrassées.

Mais comment pouvait se compromettre un homme qui parlait toujours avec ingénuité et sincérité !

La mission des Capucins était enfin terminée. Ils allèrent en rendre compte à l'Évêque ; ils concluaient qu'à leur avis le Voyant était véridique dans ses déclarations, et qu'il était opportun de construire la chapelle demandée.

La conviction de l'Évêque était faite. Toutefois, avant de la rendre publique, il pria les Pères Capucins de se transporter eux-mêmes sur le théâtre des événements, et de lui faire un nouveau rapport sur ce qui s'y passait.

CHAPITRE XII

LES CONTRADICTEURS DE NICOLAZIC

On se souvient, dans quelles circonstances le vicaire avait brutalement renversé du talus où elle avait été dressée, la statue miraculeuse. Mal lui en prit. Deux jours après, il fut saisi, à la jointure du bras, d'un mal inexplicable et douloureux que nul ne put guérir ni adoucir ; et il en mourut au bout de trois ans, après avoir reconnue sa faute.

La punition du Recteur fut plus significative encore.

Trois semaines après la découverte de la statue, il fut frappé de paralysie dans des circonstances mystérieuses. Une nuit, étant couché dans son presbytère, il eut la sensation qu'on le rouait de coups, bien qu'il fût seul dans sa maison. Il crut même que des malfaiteurs s'étaient introduits chez lui pour le tuer, et il appela au secours. La douleur qu'il ressentait dans les bras était intolérable. Et ce ne fut pas un mal passager : ses bras étaient réellement perclus, et il demeura paralysé.

Toutefois son infirmité ne changea rien à ses sentiments, et n'arrêta pas ses invectives contre Nicolazic.

Un ecclésiastique de ses amis lui insinua enfin que peut-être il ne prenait pas les vrais moyens pour guérir le mal inexplicable dont il souffrait ; pourquoi ne pas recourir à la Sainte qui avait parlé à Nicolazic ?

Dom Roduez obéit à ce conseil : neuf fois de suite, il se rendit au Bocenno, la nuit, furtivement, par des chemins détournés. Le neuvième jour, il se traîna jusqu'à la fontaine, et comme il ne pouvait se servir de ses bras lui-même, il se fit assister pour baigner dans la source ses membres paralysés. Instantanément, il se trouva guéri. Aussitôt, il alla s'agenouiller devant la statue, dont la découverte lui avait fait proférer des paroles dédaigneuses et blessantes. Le voilà désormais transformé : d'adversaire obstiné qu'il était, il va devenir un des appuis de la dévotion.

Il fit réparation publique à sainte Anne, et promit de venir célébrer lui-même la première messe qui se dirait en ce lieu béni. Il fit aussi réparation à Nicolazic, reconnaissant qu'il avait eu tort de le

traiter en visionnaire ; il redevint son ami, et lorsque, deux ans plus tard, le pieux laboureur eut enfin la joie d'être père, le Recteur voulut être le parrain de son enfant.

Il y avait au village de Keranna un paysan qui jalousait Nicolazic : c'était Marc Erdeven.

En voyant l'image retirée de la terre et encore souillée de boue, il en rit : « Ça, dit-il, une statue de sainte Anne ! Pour que j'y croie, il faudrait que ce morceau de bois, transporté dans ma maison, revînt de lui-même en cet endroit-ci. » A peine eut-il prononcé ce défi qu'il eut à s'en repentir : il tomba malade sur-le-champ et se trouva bientôt en danger de mort. Mais il s'humilia, reconnut sa faute et eut recours à la Sainte qu'il avait outragée : sa guérison fut immédiate.

A la même époque, un gentilhomme de Pluvigner, le sire de Coatmenez, rencontra dans une lande voisine du Bocenno un groupe de nombreux pèlerins : il les apostropha, les traita de fainéants et de coureurs ; il leur reprocha surtout d'abandonner leurs villages, avec un si beau temps, « sur les rêveries d'un pauvre idiot » qui s'imaginait avoir des révélations.

Il parlait encore, quand tout à coup une flamme l'environna : le tonnerre éclate, et son cheval cabré le fait rouler à terre. Il se relève aussitôt, sans blessure, remonte à cheval, et continue ses invectives : un nouveau coup de foudre, aussi inattendu que le premier, le désarçonne une seconde fois, et le jette sous son cheval.

Il ne regimba plus : converti dans les mêmes

circonstances que saint Paul, il se fit comme lui, à partir de ce moment, l'apôtre de ce qu'il avait combattu.

Quelques temps instants après, on vit arriver au Bocenno le gentilhomme menant humblement son cheval par la bride, et suivi des pèlerins qu'il avait d'abord dissuadés de venir en ce lieu.

Ainsi l'histoire nous montre ceux qui ont combattu avec le plus d'âpreté les projets de Nicolazic, venir l'un après l'autre rendre hommage à sa bonne foi, reconnaître la véracité de sa parole, et s'incliner avec respect devant l'image qui était le signe sensible de sa mission.

*
* *

A côté de ces contradicteurs violents, qui combattaient ouvertement la mission de Nicolazic, il y en avait d'autres, particulièrement dans les châteaux et dans les presbytères, qui mettaient tour à tour en question la personne du Voyant et l'opportunité d'une nouvelle chapelle et dont malheureusement la sourde hostilité n'était pas sans influence sur l'opinion publique.

Mais devant ces contradicteurs nouveaux avait surgi à propos un défenseur spirituel et ardent de Nicolazic. Parmi les Pères Capucins que l'Évêque avait envoyés à Keranna pour le service des pèlerins, il s'en trouvait un qui, en toute rencontre, avait réponse à toutes les objections.

— Qu'est-ce que Nicolazic ? disait-on un jour devant lui, un paysan qui a perdu la tête, à moins que ce ne soit un fourbe qui réussit à tromper ;

A quoi le P. Ambroise répondait : « Je connais

Nicolazic pour l'avoir examiné de très près. Et, je vous le dis en vérité, je voudrais être aussi parfait dans ma condition qu'il l'est lui-même dans la sienne. »

Une autre fois on lui disait encore : Vous avez donc foi dans les dires de ce paysan ignorant et sans mérite ?

— Sans doute. Dieu a choisi Nicolazic comme autrefois les apôtres, parmi le peuple. Pourquoi ? parce que c'est son bon plaisir. Et qui donc parmi nous pourrait se plaindre de n'avoir pas été consulté par lui !

*
* *

Aussi, malgré les résistances de ce qu'on appellerait aujourd'hui « la classe dirigeante », l'Évêque, — constatant que les différentes enquêtes étaient toutes favorables à Nicolazic, apprenant en outre que les pèlerins accouraient en foule et de toutes parts, apportant pour la future chapelle de larges offrandes, — consentit enfin à ce qu'on construisît une chapelle dans le champ du Bocenno ; et, en attendant qu'elle fût construite, il autorisa à y célébrer la messe dans une cabane en planches.

Ce fut le recteur de la paroisse qui, revenu de ses injustes préventions, la célébra pour la première fois le 26 juillet 1625.

III

LE BATISSEUR

CHAPITRE XIII

SON ESPRIT D'INITIATIVE

Sainte Anne avait donné une double investiture à Nicolazic.

Elle lui avait commandé d'aller trouver son recteur pour l'informer que le moment était venu de relever la chapelle du Bocenno.

Elle avait ajouté : C'est vous qui en prendrez soin.

Du jour où elle lui a donné l'assurance que Dieu pourvoirait à tout, et que, d'autre part, l'Évêque l'a autorisé à commencer les travaux, un autre homme se révèle en Nicolazic. Désormais aucun obstacle ne l'arrêtera, ni le dur labeur qu'il s'impose, ni la diversité des occupations qu'il assume, ni les railleries des personnages qui le critiquent, ni la nécessité de négliger ses propres intérêts. Il ira toujours de l'avant avec un entrain qui fera la stupéfaction de tous ceux qui le connaissent.

Assurément l'entreprise est bien au-dessus des moyens d'un simple paysan, qui ne sait ni lire ni écrire, et qui ne parle que le breton.

Mais Dieu, qui lui a assigné une fonction exceptionnelle, saura lui donner en même temps d'exceptionnelles qualités pour les remplir. Et ainsi va se manifester d'une façon éclatante la transformation du laboureur illettré en homme supérieur.

Nicolazic fut à la fois le trésorier de l'entreprise et le directeur des travaux.

Il s'était chargé du soin de recueillir les offrandes ; et, à voir son abord si doux et si agréable, son empressement à rendre service, son désintéressement personnel, en l'entendant exposer ses projets et son désir d'élever à la gloire de sainte Anne « une église grande comme une cathédrale », les pèlerins se sentaient gagnés, et leur générosité s'ouvrait spontanément pour venir à son aide.

Toutes les offrandes étaient scrupuleusement réservées pour l'œuvre. Et, malgré l'insistance de certains pèlerins, il ne voulut jamais garder pour lui-même ni pour sa famille les dons qu'on lui proposait.

Mais pour réaliser son projet, il ne pouvait compter uniquement sur les ressources offertes par les pèlerins quelque généreuses qu'elles fussent.

Il sut créer dans toutes les paroisses d'alentour un concours merveilleux de bonnes volontés qui dura jusqu'à la fin des travaux ; et grâce à son initiative, sainte Anne acquit « un droit de corvée » à quatre lieues à la ronde, « sans autre paiement que celui de la récompense qu'attendaient ces braves gens dans le paradis ».

CHAPITRE XIV

COMMENT IL DIRIGE LES TRAVAUX

Ces bonnes volontés, qui venaient s'offrir à lui après l'annonce faite au prône des paroisses, il sut admirablement en tirer parti, en se multipliant lui-même.

Sa carrière de pierre était à Plumergat : il y allait tous les jours.

Le bois qu'il exploitait était à Baud : il s'y rendait de jour et de nuit pour le faire abattre, équarrir, débiter.

La chaux, les ardoises et les autres objets que le pays ne lui fournissait pas, il les faisait venir par mer jusque sur les quais d'Auray.

Et ces matériaux, d'un transport difficile, il s'agissait ensuite de les amener à pied-d'œuvre, parfois d'une grande distance, par des chemins difficiles, et à toutes les époques de l'année. Il y réussissait toujours sans difficulté.

Au temps des moissons comme à l'époque des semailles, les paysans se mobilisaient spontanément à son appel. On le voyait parfois à la tête d'interminables files de charrettes qui de Saint-Goustan, de Baud ou de Plumergat, se dirigeaient vers le Bocenno. Et dans ces charrois, qui réunissaient tant de monde, chose inouïe, il ne se produisait ni confusion, ni murmures, ni excès d'aucune sorte.

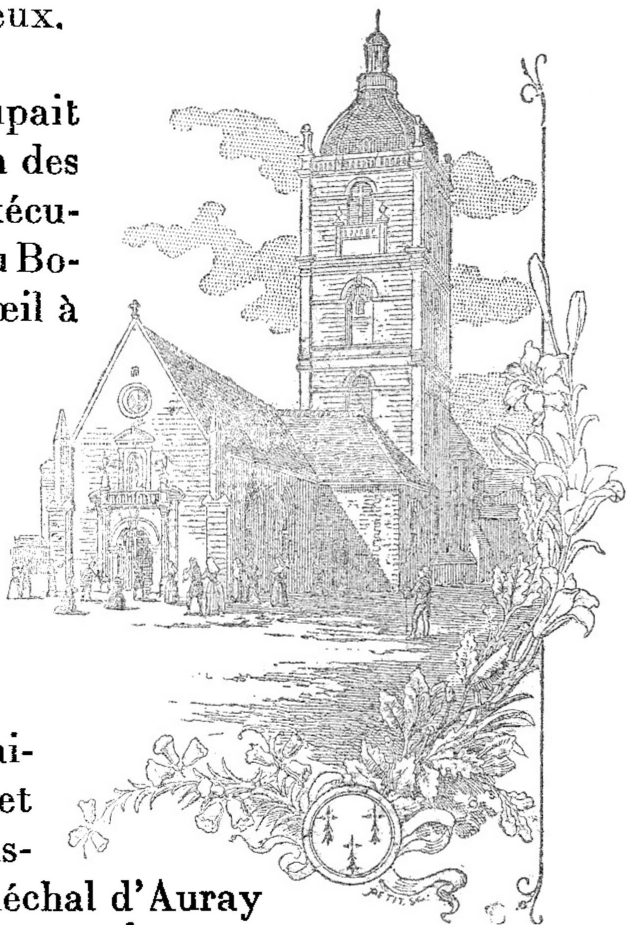
C'est que l'animateur savait assigner à chacun sa place et sa besogne. Il pourvoyait libéralement à la nourriture des travailleurs ; et par l'amabilité de ses

procédés il gagnait toutes les sympathies. — Le charroi terminé, les gens s'en retournaient heureux, flattés d'avoir contribué à la sainte entreprise, et renouvelant leurs offres de service pour toutes les circonstances où l'on aurait besoin d'eux.

Nicolazic s'occupait avec le même soin des travaux qui s'exécutaient sur place au Boccenno. Il avait l'œil à tout, et rien n'échappait à sa vigilance ; il surveillait jusqu'à l'architecte, qu'il soupçonnait de vouloir faire trop petit.

C'est lui qui faisait les marchés et payait les fournisseurs ; et ni le sénéchal d'Auray ni le commissaire de l'Évêque, qui venaient régulièrement contrôler sa gestion, n'y ont jamais relevé la moindre erreur.

Le souci de manier tant d'argent, de régler tant d'affaires différentes, loin de troubler un homme comme lui qui n'avait pas la ressource de l'écriture pour aider sa mémoire, le laissait dans une parfaite tranquillité d'esprit : son égalité d'humeur était si



grande qu'il n'avait jamais l'air d'avoir des préoccupations.

Mais, si parfois les Religieux que l'Évêque avait chargés d'organiser et de présider le nouveau Pèlerinage, hésitaient à faire certaines dépenses pour l'embellissement de la chapelle, c'était plaisir de le voir, lui d'ordinaire si calme et si doux, protester et blâmer avec humeur cette prudence trop humaine.

Il eut néanmoins une déception. Le plan de la chapelle lui paraissait trop mesquin ; si malgré des résistances irréductibles il réussit par adresse à élargir quelque peu le plan primitif, l'édifice de lui donnait pas satisfaction.

La chapelle aux vastes proportions qu'il entrevoyait en rêve, toute de granit, capable d'abriter la foule dans son enceinte aux jours des grandes assemblées, si elle devait surgir un jour du Bocenno, ce n'est pas à lui que Dieu réservait la joie de la faire sortir de terre.

CHAPITRE XV

NICOLAZIC QUITTE SON VILLAGE

Lorsque sa présence à Keranna ne fut plus indispensable, il se retira dans sa métairie du bourg de Pluneret pour se dérober aux importunités des pèlerins. Il lui déplaisait d'être sollicité sans cesse par leur curiosité, et surtout de se voir en butte à la vénération que les gens de toute condition lui prodiguaient à l'envi.

A Pluneret il reprit sa vie de laboureur, s'occupant de ses jeunes enfants et de ses terres, sans rien changer à la simplicité de ses habitudes anciennes, et comme si rien n'avait interrompu le cours ordinaire de sa vie paysanne.

Néanmoins à aucune époque il ne demeura étranger à l'œuvre qu'il avait fondée.

Quand il venait à Keranna, il avait sa cellule réservée chez les Religieux ; et les jours de grand Pardon, on lui imposait toujours l'honneur de porter en procession la grande bannière de sainte Anne.

CHAPITRE XVI

LES VERTUS ÉMINENTES DE NICOLAZIC

Longtemps on s'est représenté Nicolazic comme un homme simple et pieux, dont le seul mérite aurait été d'accomplir avec fidélité et conscience la mission qui lui avait été confiée d'en haut.

C'est une erreur.

Nicolazic était bien autre chose qu'une âme docile et mystique. Il a été aussi un homme d'action énergique et tenace : on vient de le voir.

Il a été surtout un chrétien d'une vertu éminente.

Déjà bien avant les manifestations que nous venons de raconter, le paysan de Keranna avait, on s'en souvient, un ensemble de qualités qui le distinguaient de ses voisins.

Pendant la période des apparitions, sa piété devint plus fervente encore, et son âme fut dès lors

absorbée tout entière par des pensées surnaturelles.

Quand il eut acquis enfin la certitude que c'était bien à Dieu qu'il avait à obéir, on vit se manifester en lui, sous l'influence de la grâce, des qualités insoupçonnées, et il en arriva à remplir son mandat avec une habileté pratique qui étonna les plus expérimentés.

Il devait monter encore plus haut.

En même temps que l'homme s'élevait, et sous l'action des mêmes influences, le chrétien se transfigurait.

Ce qui frappait en lui, au premier abord, c'était la beauté de son âme : elle se révélait dans son langage loyal comme dans sa physionomie ouverte ; et c'est ce qui explique l'attirance singulière qu'il exerçait sur les pèlerins de toute condition et la vénération universelle dont il était l'objet.

Parmi les vertus que ses contemporains ont signalées chez ce laboureur avec une spéciale insistance, il en est une qui n'est guère dans le tempérament des gens de sa condition : le mépris des biens de la terre. Bien loin d'être âpre au gain et jaloux de ses droits, Nicolazic a fait preuve en toute occasion d'un absolu détachement.

Quand sainte Anne le pressa de commencer les travaux, il lui déclare à l'instant qu'il est tout disposé à vendre tout ce qu'il possède pour exécuter ses ordres.

Le P. Ambroise lui demandant, un jour de fête, s'il n'était pas contrarié de voir les pèlerins enlever son foin et son blé : « Point du tout, répliqua-t-il, ça m'est aussi indifférent que si je ne possédais rien

au monde. Je ne me soucie que d'une chose : que sainte Anne soit honorée. »

C'est une chose très remarquable, observe encore son historien, que cet homme qui mania tant d'argent, n'a enrichi ni sa famille ni ses héritiers. Souvent des personnes de qualité se faisaient un plaisir de lui offrir des dons personnels ; et parfois il acceptait l'offrande, mais c'était toujours pour la verser dans la caisse du Pèlerinage. Bien mieux, il y versait même tous les ans le superflu de ses modestes économies.

Si sa délicatesse de conscience se refusait à tirer de sa mission aucun profit matériel, elle répugnait encore davantage à en recueillir quelque gloire.

Il était humble : c'est malgré lui, et Dieu sait après quelles longues résistances, qu'il est sorti de son obscurité. Lui qui était si irréductible quand il s'agissait de justifier tout ce que sa « Bonne Maîtresse » avait fait, il était pleinement d'accord avec ses contradicteurs, quand il s'agissait de reconnaître son indignité personnelle.

Non seulement il ne cherchait pas à se faire valoir, mais il acceptait les plus dures humiliations sans révolte et sans murmure, aussi résigné à laisser mépriser sa personne qu'énergique à défendre l'œuvre qu'on lui avait confiée.

Lorsque, sa mission une fois achevée, il se trouva dans l'auréole du succès, l'admiration des pèlerins fut la grande épreuve de son humilité, et ce fut en même temps pour elle l'occasion de remporter un nouveau triomphe. Tout le monde voulait l'approcher, entendre de sa bouche, le récit des apparitions le féliciter, se recommander à lui. Mais sa finesse

venait au secours de sa modestie : tantôt il détournait habilement le sujet de la conversation, tantôt il éludait par une saillie de bonne humeur les questions indiscretes.

Néanmoins les hommages qu'il recevait lui étaient trop pénibles ; et c'est pour s'y dérober qu'il avait pris le parti de s'éloigner de son village.

Si l'on admirait l'humilité de Nicolazic, il faut pourtant reconnaître que sa qualité dominante, sa caractéristique, était sa confiance en sainte Anne.

Dans la première phase de sa mission, il s'agissait de faire reconnaître par l'autorité ecclésiastique que sa mission venait du ciel ; dans la seconde, la difficulté était de communiquer autour de lui la conviction que l'œuvre durerait.

Il eut toujours gain de cause : la confiance qui débordait en lui finissait par s'imposer à tout le monde.

Ses affirmations se formulaient avec une précision et une assurance victorieuse.

Il disait : Les pèlerins ne cesseront pas de venir ici.

Il disait : L'argent ne fera jamais défaut ; plus on en dépensera pour la gloire de sainte Anne, plus les fidèles apporteront d'offrandes.

Il disait : Il s'accomplira ici des merveilles en abondance.

En parlant ainsi il ne faisait sans doute que répéter les paroles que sainte Anne lui avait dites ; mais, s'il les répétait avec cette conviction communicative, c'est qu'il y croyait lui-même avec une confiance illimitée.

Et, chose digne de remarque, depuis plus de trois

siècles les événements n'ont cessé de justifier cette confiance qu'il avait en sa Bonne Maîtresse.

CHAPITRE XVII

LA MORT DE NICOLAZIC

Avant de mourir, Nicolazic vit l'accomplissement des promesses que sainte Anne lui avait faites. Les foules étaient venues et continuaient à venir ; les ressources étaient abondantes, la chapelle avait été bâtie, et il s'opérait des conversions et des miracles sans nombre.

Son humble village était devenu la métropole du culte de sainte Anne ; et le Pèlerinage était déjà un des plus fréquentés de la France et du monde.

Sa mission était accomplie ; la demande de sainte Anne était réalisée ; il pouvait désormais aller recevoir sa récompense des mains de sa « Bonne Maîtresse ».

Il avait toujours manifesté le désir d'être inhumé à l'endroit même où il avait découvert la statue miraculeuse.

Aussi les gardiens du Pèlerinage, qui avaient une si grande vénération pour lui, se préparèrent-ils à faire droit à sa demande, dès qu'ils apprirent qu'il était gravement malade.

On l'envoya chercher dès le lendemain, et on le transporta sur une civière, pendant que son confesseur marchait à côté de lui tout le long du chemin.

Pendant les six jours qu'il vécut encore, il édifia

tous les Religieux par sa résignation, sa patience, son humilité qui se montrait reconnaissante des moindres services qu'on lui rendait, et surtout par la grande sérénité de son âme, répétant sans cesse ce mot qui lui était familier, et qui est la marque de la véritable sainteté : « A la volonté de Dieu ! A la volonté de Dieu ! »

Il se confessa plusieurs fois, reçut le saint viatique ; et, le mal s'aggravant, il voulut aussi recevoir l'Extrême-Onction en pleine connaissance.

Aussitôt muni du secours de l'Église, il entra en agonie et perdit la parole.

Autour de son lit, deux ou trois Religieux l'assistaient : l'un murmurait à son oreille des invocations saintes, avec le nom de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de sainte Anne ; les autres récitaient les prières liturgiques, s'attendant à chaque minute à le voir expirer. Son fils était présent à l'agonie.

Tout à coup ses traits bouleversés par la souffrance se transfigurèrent. Son visage prit une expression extraordinaire de joie et de beauté. Ses yeux, tout à l'heure éteints, se fixèrent avec ravissement sur un objet qui paraissait venir d'en haut.

— « Que regardez-vous ainsi ? lui demandèrent les Religieux. Et quels sentiments éprouvez-vous ? »

Nicolazic, qui avait comme perdu la parole, répondit d'une voix très calme et très intelligible : « Je vois la Sainte Vierge et Madame sainte Anne ma bonne Maîtresse ! »

Puis il se tut.

A ces mots de sainte Anne, son confesseur fut inspiré de lui demander une suprême déclaration. Il alla prendre la statue, et, la présentant à Nicolazic, il lui dit : « — Est-il vrai que vous avez trouvé mira-

culeusement cette image, ainsi que vous l'avez affirmé un grand nombre de fois ? »

— « Oui », répondit le mourant.

— « Avez-vous toujours votre confiance ordinaire en sainte Anne ; et êtes-vous heureux de mourir à ses pieds ? »

— « Oui », dit-il encore.

— « Eh bien ! l'heure est venue de paraître devant Dieu, baisez la sainte image. »

Il baisa la statue avec tendresse et respect : et perdant de nouveau la parole, il ne tarda pas à expirer, en présence de tous les Religieux que l'on avait convoqués par le son de la cloche.

Sainte Anne, qui était là, avait interrompu un moment l'agonie de son messager, afin que sa dernière parole fût un témoignage de plus à la réalité des apparitions.

C'était le 13 mai 1645.

Ainsi mourut Nicolazic : il avait 63 ans.

Le lendemain son corps fut inhumé dans la chapelle du Pèlerinage, et, comme il en avait exprimé le désir, à l'endroit même où, vingt ans auparavant, il avait miraculeusement découvert la statue de sainte Anne.



La Basilique actuelle.

CONCLUSION

LA CAUSE DE NICOLAZIC

Deux auteurs, ses contemporains, ont raconté les traits principaux de sa vie.

L'un, le P. Kernatoux, après avoir décrit toutes ces merveilles de la vie et de la mort de Nicolazic, n'ose pas parler de sa canonisation, par déférence dit-il pour l'Eglise à qui seule il appartient de se prononcer à ce sujet.

Le P. Hugues, qui avait connu Nicolazic et qui vécut longtemps dans son intimité, est plus hardi dans son jugement. Ce religieux, qui se montre en toute occasion d'une théologie si prudente et d'une exactitude si rigoureuse, ne craint pas d'écrire, à propos du Voyant de Keranna, qu'il est « bienheureux au Ciel ».

Sortira-t-il jamais de la pénombre où il est demeuré jusqu'ici ? Lui accordera-t-on jamais les honneurs qui seraient la reconnaissance officielle de ses vertus ?...

L'Eglise seule en est juge ; et nous n'avons qu'à attendre ses décisions.

L'Eglise sait bien que les honneurs qu'elle rend elle-même aux Saints n'ajoutent rien à leur bonheur du ciel : mais elle attend le moment opportun pour mettre sous les yeux du peuple, tel ou tel

d'entre eux, dont les vertus peuvent être un exemple ou un entraînement. Ainsi, quand le patriotisme commençait à être battu en brèche parmi nous, elle nous a montré l'exemple de Jeanne d'Arc. Quand on a remarqué que l'Angleterre aspirait à rentrer dans l'Église catholique, elle a béatifié les victimes qui, au xvi^e siècle, ont donné leur vie pour demeurer fidèles au Pape. Lorsqu'on a attaqué l'enseignement chrétien et les Congrégations religieuses qui s'y dévouaient, elle a canonisé J.-B. de la Salle, la Mère Barrat et plusieurs autres.

Or la classe paysanne prend rang de nos jours dans la société française. Elle s'organise, et très rapidement. Elle étudie, elle se rend compte de ses droits ; et elle revendique sa place dans le monde.

Le paysan est toujours à la peine...

En connaissez-vous qui soient à l'honneur chez nous, dans les quatre cantons de Bretagne, en France et même dans le monde entier ?

En voici cependant un dans le pays de Vannes et d'Auray.

Ce n'est pas un personnage de légende et de fantaisie.

On sait la date de sa naissance et celle de sa mort ; on connaît son village, sa maison, les terres qu'il cultivait, la paroisse où il remplissait ses devoirs religieux, l'endroit où ses restes ont été déposés ; son histoire a été écrite, à l'époque même où il vivait, par des auteurs qui ont vécu avec lui, dans des livres que nous avons sous les yeux et qu'on se dispute comme des trésors ; il eut un fils, qui fut prêtre, et deux filles, dont les arrières petits-enfants sont heureux de reconnaître en lui le grand

ancêtre ; enfin une œuvre a été enracinée, par ses soins, dans la terre de Bretagne, un arbre, pourrait-on dire, dont la frondaison couvre le pays tout entier.

Dans notre histoire, il n'y a pas de personnage plus authentique.

Et c'est un vrai paysan, tout ce qu'il y a de plus paysan.

Un tenancier, comme on disait autrefois, un fermier, comme on dirait plutôt maintenant, un laboureur, un homme de la terre, un homme du pays. On pourrait encore aujourd'hui, sans aucune peine, en dépit des changements survenus, marquer les endroits où il travaillait de la bêche, où il conduisait la charrue. Ici était la grange, où il couchait en été pour garder son seigle des voleurs, plus loin sa laiterie, sa basse-cour, et là-bas l'abreuvoir où il menait boire son troupeau. Ni riche, ni pauvre, par la grâce de Dieu ! Il jouissait d'une honnête aisance. Il n'allait à la ville que pour ses affaires. Il ne savait ni lire, ni écrire ; et il était tellement attaché à la simplicité de sa vie paysanne qu'il refusa d'apprendre le français. Ces lacunes, qui seraient inexcusables aujourd'hui, ne l'empêchaient pas alors d'être un paysan modèle. Ses terres étaient des mieux tenues et donnaient un rendement excellent. Il était l'homme du village : il jouissait d'une telle considération que sans avoir aucun titre officiel il était l'arbitre tout naturellement désigné pour régler les difficultés qui pouvaient s'élever entre ses voisins.

Il y a près de trois cents ans que Yves Nicolazic est mort, mais il n'a pas disparu.

Nous sommes aujourd'hui témoins d'un spectacle inouï.

Nous voyons un paysan monter dans la gloire.

On se souvient toujours de lui. On s'intéresse à son existence. On veut connaître les événements auxquels il a été mêlé, ses épreuves, ses difficultés, ses souffrances, ses joies ; ses qualités d'homme et ses vertus de chrétien ; les vérités qu'il recevait du ciel ; le message divin dont il fut investi et l'héroïsme avec lequel il s'en acquitta ; ses rapports avec les autorités ecclésiastiques ou civiles de son temps ; son attitude devant les juridictions auxquelles il lui fallut se soumettre ; les prédictions qu'il a faites et leur accomplissement ; sa mort, dans le Couvent des Carmes...

On est heureux de porter son nom. Des écoles et des sociétés se placent sous son patronage. On le vénère, on l'admire, *on l'aime*, on travaille à l'imiter.

On le traite en personnage toujours vivant. On lui adresse des hommages, on le prie, on lui demande des faveurs, on le sollicite d'intervenir auprès des puissants personnages au milieu desquels ses mérites l'ont placé. On le remercie des grâces qu'on croit avoir obtenues par son intervention. On lui attribue le pouvoir des miracles.

On ne fait pas de lui un saint Mathurin, qui, s'il l'avait voulu, aurait été le Bon Dieu, car ces choses-là n'arrivent qu'une fois, comme chacun sait, et le temps de ces naïvetés est désormais passé ; mais en le mettant parmi les saints, on sait qu'il n'y a que Dieu au-dessus d'eux et que le Bon Dieu n'a rien à leur refuser... y a-t-il une gloire au-dessus de celle-là !

Il n'y a pas que les gens de sa profession à se tourner vers lui. Ce paysan compte *aujourd'hui* des admirateurs dans toutes les classes sociales.

Il y a peu de pèlerins qui après avoir rendu leurs hommages à sainte Anne dans la plus vénérée de ses chapelles ne tiennent à saluer celui qui demeure le plus aimé de ses serviteurs...

Et si cette popularité, si franche et si pure, continue de croître, au rythme que nous observons ici depuis un certain nombre d'années, demain ce sera la voix de tout un *peuple* que l'on entendra chanter sa grandeur et sa gloire.

Cette réputation, notre époque ne l'a pas créée. Elle ne fait que l'étendre. De son vivant, Nicolazic était considéré, par ceux qui l'approchaient, comme un grand ami de Dieu et de sainte Anne. C'est en partie pour se soustraire aux témoignages d'estime et de vénération, dont l'entouraient les pèlerins, que l'humble Voyant, sa mission une fois accomplie, se retira à l'écart, loin du théâtre des événements et des foules que son appel, transmis une fois pour toutes, continuait à attirer. Il ne fut pas oublié. Les religieux Carmes, à qui l'évêque de Vannes confia la direction du nouveau pèlerinage dont Nicolazic était comme le fondateur, le traitaient comme un des leurs, et voulurent qu'il eût une cellule à lui dans leur Couvent. Ce fut entre leurs bras qu'il mourut sous le regard de sainte Anne et de la Sainte Vierge venues du Ciel pour bénir ses derniers moments.

Cette réputation de sainteté, Nicolazic l'a toujours gardée. Elle était consignée dans les livres que les Carmes ont publiés et dans les archives de leur monastère ; elle se transmettait fidèlement comme un précieux dépôt d'une génération à l'autre. C'était comme un germe déposé en terre en attendant l'heure où la providence le ferait lever.

Si Nicolazic n'a jamais été oublié, même après sa mort, il faut cependant reconnaître qu'il disparaissait dans le rayonnement de la gloire de Sainte Anne. Sainte Anne était la Patronne, la Souveraine, la Mère. C'était elle avant tout que les pèlerins venaient invoquer à l'endroit même où Dieu voulait qu'elle fût honorée. Nicolazic était bien de sa maison, un officier de sa cour, mais, qui donc au xvii^e, au xviii^e siècle, à une époque où la hiérarchie sociale était si rigide, aurait songé à adresser des hommages particuliers à un serviteur, quelqu'estime qu'on eût pour ses mérites, à le placer sur un piédestal dans le palais même de la reine !

Grâce au recul du temps, et grâce peut-être aussi à la lente évolution des idées sociales, sa physionomie puissante se détache, de nos jours, avec un relief plus net, une grandeur plus incontestable, un charme plus prenant. Dans le *Voyant*, dans le *Messenger de sainte Anne*, et sous ces titres mêmes qui arrêtaient quelque peu la pensée, on s'est attaché à regarder l'homme, le chrétien, et cet ensemble admirable de qualités et de vertus que les historiens ses contemporains avaient discernées en lui et qui font de lui, si on tient compte de son œuvre qui s'étend à toute la Bretagne, un des grands héros de notre histoire religieuse et nationale.

Deux historiens contemporains, qui ont fait une étude approfondie des origines du pèlerinage et de la vie de Nicolazic, qui en est inséparable, ont, il y a quelques années, fait les premières démarches officielles en vue d'une future béatification.

Elles ont été favorablement accueillies, le procès canonique se déroule régulièrement. Quelle sera la sentence de l'Église ? Elle sera ce qu'il plaira à

l'Église de la faire. Nous l'attendons avec ferveur et sérénité, — avec un très grand espoir aussi.

Le jour où il sera canonisé, en Bretagne, en France, dans le monde, le paysan sera à l'honneur.

EN VUE DE LA BÉATIFICATION. — *Nous invitons les personnes qui auront reçu par l'intermédiaire du futur Bienheureux quelque faveur, principalement de l'ordre temporel, à la faire connaître à M. le Directeur du Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, avec les preuves et les attestations qui garantissent l'authenticité du fait.*

ORDONNANCE

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE VANNES

instituant un Tribunal

*en vue de l'Instruction du Procès Informatif
du Serviteur de Dieu, Yves Nicolazic.*

Nous, Hippolyte TREHIU, par la grâce de Dieu et l'autorité du Saint-Siège Apostolique, Evêque de Vannes,

Vu la requête à Nous adressée par M. le chanoine GUILLOUX, Vice-postulateur de la Cause de Béatification et de Canonisation du Serviteur de Dieu, Yves Nicolazic,

Vu les Canons 1999 à 2965 du Code de Droit Canonique, Nous nommons et constituons comme il suit, par les présentes, le tribunal chargé par Nous d'informer sur la dite Cause :

Président et Juge député : M. le chanoine GUIL-
LEVIC, vicaire général.

Juges adjoints : MM. les chanoines LE PRIELLEC,
LE MONNIER, LE FLOCH et COLMOU.

Promoteur de la Foi : M. l'abbé POCARD.

Sous-promoteur : M. le chanoine DU BOISROU-
VRAY.

Donné à Vannes, sous Notre seing, le sceau de
Nos armes, le contre-seing du Chancelier de Notre
Evêché, le 25 mai 1935.

† Hippolyte TREHIOU,
Ev. de Vannes.

Par mandement de Monseigneur l'Évêque de
Vannes,

P. GUILLO,
Secrétaire général.

APPENDICE

LE FILS DE NICOLAZIC

Tout le monde connaît la mission d'Yves Nicolazic, sa sainteté, ses visions, ses épreuves. Dans sa métairie, on travaillait ferme et les récoltes étaient toujours bonnes ; dans son ménage, on vivait en parfaite harmonie, et matin et soir on priait en commun. Néanmoins ce milieu familial, d'apparence si heureuse, avait quelque chose d'austère : il y manquait le babil chantant d'une voix enfantine.

Yves Nicolazic, marié depuis 1613, n'avait encore aucun enfant en 1627.

Ses visions avaient commencé en 1623 ; il avait entrevu sainte Anne à la fontaine ; l'ayant rencontrée près de la croix au bord de la lande, il avait voyagé en sa compagnie ; il avait reçu, dans la nuit du 25 juillet, ses recommandations pressantes ; il avait assisté différentes fois dans son champ du Bocenno à des concerts célestes ; il avait, après une série de merveilles, découvert, le 7 mars, de quoi fournir un témoignage authentique de sa véracité ; il avait paru victorieusement dans toutes les enquêtes ; il avait vu son humble village devenir le centre de pèlerinage le plus fréquenté de la province. Il était maintenant l'homme en vue, vénéré par les pèlerins, respecté par les religieux ; honoré par son recteur qui avait été si dur pour lui au début, et

par l'évêque qui l'avait tenu si longtemps en défiance. Au point de vue social et religieux, il semblait être le plus heureux des hommes. Mais, au point de vue familial, il était à plaindre ; il n'avait pas d'enfant.

Quelle fut sa prière alors ? Quand il s'entretenait avec sa « Bonne Maîtresse », que lui disait-il à ce sujet ?... Son historien ne nous a pas révélé ce détail intime. Mais le saint paysan, si judicieux et d'un esprit très surnaturel, n'ignorait pas que le mariage a été institué pour peupler le paradis ;... Et comme, au bout de quelques mois, le bon laboureur en était arrivé à s'entretenir familièrement avec la Sainte, il ne nous répugne pas de croire qu'il avait dû lui faire part en quelque manière de son chagrin, et lui parler ainsi : « Ma bonne maîtresse, si je vous ai toujours obéi, vous me permettrez bien de vous exprimer un désir que j'ai au fond du cœur. Vous savez vous-même, — pour l'avoir éprouvé comme moi, — combien est triste une maison sans enfant. Vous, le bon Dieu finit par vous exaucer, bien au-delà même de votre demande ; ne voudriez-vous pas lui suggérer de m'exaucer moi aussi !... »

Alla-t-il plus loin dans sa demande ? Alla-t-il jusqu'à demander à la bonne sainte Anne de lui accorder l'honneur d'être le père d'un prêtre ?...

Les prêtres, il les connaissait pour avoir eu avec eux des rencontres plutôt orageuses : et il en avait douloureusement souffert. Mais néanmoins il savait qu'un prêtre, même quand il a mauvais caractère, est un homme de Dieu, ayant mission de sauver les âmes...

J'ignore en somme ce qu'il dit à la Sainte. Mais ce que je sais bien c'est qu'au moment même où son rôle de messenger paraissait terminé, il reçut de sa femme Guillemette Le Roux une confidence inespérée ; et le 18 janvier 1628, il se présentait à l'église de Pluneret, annonçant au recteur qu'il apportait un garçon à baptiser.

Le recteur qui se trouvait à la tête de la paroisse,

c'était toujours le même, dom Sylvestre Roduez. Mais l'homme rude et intraitable d'autrefois s'était bien radouci depuis la terrible épreuve dont il avait payé son attitude à l'égard de Nicolazic.

Du reste, cette attitude avait-elle été si coupable ?... Le prêtre n'est pas crédule ; autant par devoir que par éducation, il demeure très réservé à l'égard des manifestations insolites. Comme messire Roduez s'était conduit à l'égard de Nicolazic, n'a-t-on pas vu à Lourdes, 250 ans plus tard, M. Peyramale lui-même se conduire à l'égard de Bernadette : même scepticisme de part et d'autre, et il faut ajouter, même violence.

Ce n'est pas un rôle commode que d'être le commissionnaire particulier du ciel ; mais ce n'est pas un rôle commode non plus d'être le directeur des voyants.

Du reste, de même que M. Peyramale à Lourdes, messire Roduez changea complètement d'attitude dès que la réalité des apparitions eut été nettement établie. Par un geste délicat, qui avait alors une grande valeur, il renonça à percevoir son « tiers » sur les offrandes tant que dureraient les travaux, c'est-à-dire pour toujours. Lorsque, le lendemain des fêtes, Yves Nicolazic allait au bourg rendre compte au recteur des oblations recueillies, qui montaient au minimum à 200 ou 300 écus, le recteur lui disait d'un ton ferme et digne : « Emportez le tout, Yves mettez ma part avec celle de la Sainte, et qu'elle me bénisse. »

Tels étaient les sentiments du recteur de Pluneret, quand Nicolazic se présenta au bourg avec un enfant à baptiser. — C'est un garçon ? demanda-t-il. — Oui, messire, c'est un garçon. — Eh bien ! Yves, ce garçon à ne portera pas le prénom de son père, il portera le prénom du recteur ; il s'appellera Sylvestre comme moi, et je serai son parrain. Et l'enfant fut baptisé ainsi : « Sylvestre, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

Les recteurs ne sont pas aussi rudes qu'on pense !

Quelle fut l'attitude du père à l'égard de ce petit garçon, toujours désiré mais si tard venu ? L'historien du pèlerinage, contemporain de ces événements, n'en parle pas ; mais j'ai bien envie de croire que la maison de Nicolazic fut alors témoin des mêmes scènes, gracieuses et pieuses, que l'histoire de saint Isidore nous raconte à propos du paysan espagnol.

Lorsque l'enfant naquit, Isidore dit à sa femme : « Le bon Dieu nous donne un enfant ; il faut, quand nous le rendrons à Dieu, qu'il soit encore plus beau qu'il ne l'est en nous arrivant. Et pour qu'il apprenne à vivre saintement, il faut qu'il nous voie vivre saintement nous-mêmes. »

De là chez la mère une vigilance continuelle ; de là chez le père une attitude toujours digne ; et chez l'un et l'autre une application continue pour rendre la piété aimable. Dans un tel milieu le fils de Nicolazic grandit comme celui de saint Isidore, bon, docile, franc et pur.

Que pensez-vous que sera cet enfant ?

Il commencera, comme tous les petits paysans de son âge, par garder le troupeau de son père ; il sera berger. Et, suivant la remarque de l'histoire, qui raconte que c'était merveille d'entendre les pâtours chanter à qui mieux mieux les cantiques où les religieux de Sainte-Anne condensaient les notions principales d'un catéchisme populaire, le petit Sylvestre chantait sans doute comme eux, sur la lande voisine, les cantiques qu'il avait appris, les jours de fête, en écoutant les pèlerins.

Deux ans après sa naissance, Dieu lui donna une petite sœur. Il fallait ça : un fils unique s'ennuie toujours. Rien n'est triste comme une maison où il n'y a pas une nichée de petits frères et sœurs se chamailant sans cesse et s'aimant toujours tendrement.

Il en vint une qui s'appela Jeanne ; et puis une autre encore qui fut nommée Paternelle.

« Dès que Sylvestre fut en état d'apprendre », suivant l'expression du P. Hugues, les Religieux du couvent de Sainte-Anne entreprirent de lui donner des leçons.

Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, dans les écoles presbytérales, l'enseignement du latin se donnait en langue bretonne. Mais à l'époque dont nous parlons, l'importance de la langue française grandissant chez nous, il fallut enseigner au petit Sylvestre le français en même temps que le latin. Or, dans la maison paternelle, quand le jeune écolier commença à balbutier des expressions françaises, ce langage qui était demeuré inouï jusque-là dans la maison, ne dut plaire que médiocrement au père. On se souvient en effet que Nicolazic avait refusé autrefois d'apprendre cette langue, de peur, disait-il, de perdre sa bonne simplicité en parlant la langue des gentilshommes. Aussi est-il permis d'imaginer cette petite scène d'intimité familiale, qui est trop vraisemblable pour ne pas être vraie ; quand Sylvestre, par une espièglerie enfantine et par fierté d'écolier savant, par une espièglerie enfantine et par fierté d'écolier savant, adressait en français la parole à son père, celui-ci répliquait vivement : « Parle-moi plutôt latin, mon petit gars, je comprendrai aussi bien, car c'est en latin, le dimanche, que j'entends le prêtre parler au bon Dieu. »

L'apprentissage liturgique de l'enfant se fait en répondant la messe. Et quoique la messe des Religieux fût servie en général par des Frères convers, Sylvestre était admis lui-même chaque matin à ce privilège.

Mais les jours heureux et insoucians ne durent pas toujours.

Quand son père, pour éviter la curiosité des pèlerins, se fut retiré dans la métairie qu'il possédait au bourg de Pluneret, l'enfant demeura sans doute pensionnaire au couvent. Or, un jour, on lui dit : « Sylvestre, ton père est malade ». Et comme le pieux voyant avait désiré mourir près de la sainte chapelle du pèle-

rinage, il fut transporté sur un brancard jusqu'ici. Sylvestre avait alors 17 ans 1/2 ; il assista à l'agonie de son père, il fut témoin de la vision qui illumina la physionomie de son père mourant ; et c'est lui-même qui raconta plus tard le dernier témoignage que le Voyant de Keranna avait rendu, avant de quitter ce monde, à la réalité des apparitions de sainte Anne.

Un malheur n'arrive jamais seul ; du moins le peuple croit cela, et Sylvestre en fit l'expérience.

Quelques semaines après la mort de son père, mourut sa mère elle-même ; et Sylvestre restait seul, à l'âge de 17 ans, avec ses deux jeunes sœurs dont l'une avait 15 ans et l'autre 10.

Quand le père et la mère disparaissent, chez nos populations chrétiennes, les oncles et les tantes adoptent les orphelins ; et ce fut le cas des deux filles. Quant au garçon, écolier déjà avancé dans les études, et sérieux, il fut adopté par le couvent.

À peu près vers cette même époque, un enfant de Redon, gravement malade, et jugé par les médecins comme perdu, fut voué à sainte Anne par ses parents, qui promirent, s'il guérissait, de l'offrir à Dieu. L'enfant guérit presque subitement. Or un beau jour le P. Prieur du couvent vit arriver à la sacristie un homme et une femme avec un petit jeune homme de bonnes manières et de bonne mine. « Nous avons eu un miracle, lui déclarèrent-ils, et nous venons vous amener notre petit gars, que le Bon Dieu a guéri tout exprès pour cela ! — Vous nous amenez votre enfant, mais qu'est-ce que vous désirez qu'on en fasse ? — Oh ! mon Père, ce que vous voudrez. Nous le regrettons bien ; mais puisque le Bon Dieu l'a guéri pour cela, il fallait bien que nous vous l'amenions ! »

Le Père Prieur recueillit dans le registre des procès-verbaux le récit de la guérison. Puis il déclara aux parents, comme Jéhovah avait déclaré à Abraham qui se disposait lui-même à sacrifier son fils, — que cet

acte de bonne volonté suffisait, et qu'ils pouvaient ramener leur fils avec eux !...

Ce curieux trait de mœurs nous prouve que les Carmes n'avaient pas de petit scolasticat en leur couvent de Sainte-Anne et que l'adoption de Sylvestre Nicolazic, en admettant même (ce qui est probable) qu'elle fût tant soit peu intéressée, fut une faveur exceptionnelle.

Du reste il rendait service. Suivant le style actuel des employés, « il faisait la sacristie » ; et l'on retrouve encore sa signature dans les procès-verbaux de miracles, où il signait en qualité de témoin les dépositions des pèlerins.

A cette époque, malgré les prescriptions fortement motivées du Concile de Trente, la France n'avait pas encore de grands séminaires : c'est au presbytère, sous la direction d'un ecclésiastique de la paroisse, que le futur prêtre étudiait le français et le latin, la philosophie et la théologie ; et, quand les études étaient censées complètes, le clerc — le cloarec, comme on disait en breton — muni des certificats que lui remettait le recteur, allait à Vannes pour recevoir les saints ordres.

Les écoles du monastère étaient assimilées aux écoles presbytérales ; et c'est dans ces conditions que le jeune Sylvestre fit lui-même son ascension dans les études.

Toutefois nous avons de sérieuses raisons de croire qu'il n'acheva pas ses études cléricales chez les Carmes de Sainte-Anne.

En ce temps-là, se trouvait à Vannes, au collège des Jésuites, un religieux célèbre qui exerça sur le clergé de notre diocèse une profonde influence, (L'abbé Brémond, dans son « Histoire littéraire du sentiment religieux », le considère comme un des religieux les plus remarquables du xvii^e siècle). C'était le P. Rigoleuc, un mystique et un saint, le véritable organisateur des missions paroissiales, telles qu'elles se pratiquent encore de nos jours, du moins dans la région bretonnante.

Au moment où Sylvestre atteignait sa vingtième

année, ce religieux, qui avait établi un cours de théologie morale dans le collège à l'usage des écoliers qui se destinaient à l'état ecclésiastique, entreprit en même temps d'exercer ses élèves à l'art, difficile entre tous, d'enseigner le catéchisme et de composer des sermons. Du reste il ne les quittait pas de vue, même après leur ordination. Quand ils avaient reçu la prêtrise, il s'appliquait à les former à la prédication ; et joignant l'exemple au précepte, il prêchait avec eux en forme de dialogue, proposant les principales pensées à son interlocuteur, venant à son secours lorsqu'il hésitait, et lui faisant des objections quand il y avait lieu.

Tel est le maître éminent dont le jeune Sylvestre eut la bonne fortune de suivre les leçons, avant l'ordination de la prêtrise.

Une question importante se posa alors devant lui. Vers quelle direction orienterait-il sa vocation ? Les Carmes l'eussent accepté à bras ouverts ; et le spectacle de leur zèle, leur activité pour le service des pèlerins, surtout leur ferveur religieuse, étaient bien de nature à l'incliner de leur côté. C'était, avec sa simplicité charmante de jeune paysan affiné, une très belle âme.

Mais il semble, — si du moins l'on en juge par les circonstances, — qu'il ne se sentit spécialement appelé ni à la vie contemplative qui est la caractéristique du Carmel, ni au ministère paroissial, où il pouvait espérer pourtant que Dom Roduez, son parrain, résignerait son bénéfice en sa faveur : il n'était pas rare alors que l'on devînt vicaire ou recteur dans sa paroisse natale.

Mais une autre influence s'exerça sur lui qui fixa définitivement sa vocation ; ce fut celle du P. Rigoleuc. Il demanda à son maître de l'accepter dans son équipe de missionnaires diocésains, et pendant six ou sept ans il l'accompagna dans ses missions paroissiales. Ce n'était pas un spectacle ordinaire que de voir cette équipe (assez nombreuse) de prédicateurs et de confesseurs

arriver dans une paroisse et s'y établir en véritables conquérants ! Le P. Rigoleuc ne prêchait pas ; il était du diocèse de Saint-Brieuc et ne parlait pas breton ; mais il dirigeait les prédications des autres ; il ne confessait guère, mais il avait dans la main un groupe de confesseurs expérimentés, qu'il réunissait chaque jour pour leur faire des conférences, afin d'obtenir parmi eux unité parfaite de direction ; il était le metteur en scène invisible, presque ignoré de la population ; mais en réalité c'est par son action personnelle que tout marchait, et vraiment tout marchait bien : car sa prudence était à la hauteur de sa sainteté.

On devine ce que devint sous un tel maître le jeune prêtre de Ker-Anna.

Dans ses déplacements continuels, au service du diocèse, il n'oublia jamais qu'il était l'enfant adoptif de sainte Anne, je dirais presque « l'enfant du miracle ». Aux époques des grands pèlerinages, il revenait fidèlement se mettre à la disposition des Carmes et au service des pèlerins. On trouve même, à cette époque, une signature de lui, qui est bien significative et qui porte la marque du P. Rigoleuc son maître. Il signe « Sylvestre Nicolazic, prêtre indigne. »

Il n'oubliait pas non plus qu'il était le filleul de Dom Roduez, et que l'église de Pluneret était l'église de son baptême. Dans ses moments de loisir, une de ses jouissances était d'y aller faire le catéchisme aux petits enfants.

Mais hélas ! la flamme de son zèle eut vite raison de sa santé : à l'âge de 32 ans, il mourut on ne sait de quelle maladie, vers l'an 1660, quelques mois après le P. Rigoleuc.

Où mourut-il ? Nous n'avons pas pu le savoir. Mais, si sa tombe demeure inconnue, nous avons pensé que, dans un village où il est né d'un père qui sera peut-être canonisé, dans un lieu de pèlerinage dont son père a été le fondateur, et où il a lui-même sans doute exercé

le ministère des âmes, sa mémoire méritait d'être préservée de l'oubli.

* * *

Ainsi rien n'a manqué à la gloire de ce paysan prédestiné YVES NICOLAZIC : il a été le confident de sainte Anne, le créateur d'un Pèlerinage fameux, et le père d'un prêtre.

J. BULÉON.

TABLE DES MATIÈRES

DÉCLARATION DES AUTEURS.....	4
PRÉFACE	5

PREMIÈRE PARTIE : LE PAYSAN

CHAPITRE I : Le paysan de Keranna....	7
CHAPITRE II : Ce qu'était son village.....	10

DEUXIÈME PARTIE : LE VOYANT

CHAPITRE III : Manifestations étranges....	14
CHAPITRE IV : Nicolazic inquiet	16
CHAPITRE V : Nicolazic rassuré	18
CHAPITRE VI : Nicolazic déconcerté par l'accueil qu'il reçoit....	21
CHAPITRE VII : Nicolazic tour à tour rebuté et réconforté.....	26
CHAPITRE VIII : Ce qui eut lieu le 7 mars....	33
CHAPITRE IX : Nicolazic n'est pas au bout de ses peines.....	37
CHAPITRE X : Les premiers pèlerins.....	41
CHAPITRE XI : Toutes les enquêtes sont favo- rables à Nicolazic.....	43
CHAPITRE XII : Les contradicteurs de Nico- lazic	47

TROISIÈME PARTIE : LE BATISSEUR.

CHAPITRE XIII : Son esprit d'initiative.....	52
CHAPITRE XIV : Comment il dirige les travaux	54
CHAPITRE XV : Nicolazic quitte son village.	56
CHAPITRE XVI : Les vertus éminentes de Nicolazic	57
CHAPITRE XVII : La mort du Voyant.....	61
CONCLUSION : La cause de Nicolazic.....	65
APPENDICE : Le fils d'Yves Nicolazic.....	75